



Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 36 – Avril 2022

V ie de la Société des Études Camusiennes	p. 2
A ctivités camusiennes	p. 5
D ocuments et analyses	
- Michel Barré, « Une voix venue de loin... »	p. 9
- David H. Walker, « La demi-vérité sur Richard Hillary ? »	p. 11
- Gabriel Rosenzweig, « Albert Camus et le peintre espagnol Orlando Pelayo : une amitié née à Oran »	p. 13
- Christian Phéline, « De la visite de Laghouat en 1952 à "La Femme adultère", L'écrivain, l'administrateur et le géologue »	p. 15
- Philippe Malidor, « Pistes parfaites pour penser Poutine et plus... »	p. 23
- João Ricardo BARROS SILVA, « La présence de Camus au Brésil et la genèse de "La Pierre qui pousse" »	p. 26
T émoignage	
- Bernard Furnon, « Ma rencontre avec l'œuvre d'Albert Camus »	p. 28
P arutions	p. 29
D isparition : Horst Wernicke par Brigitte Sändig	p. 30
S ociétés amies	p. 32
F ormulaire de (ré)adhésion	p. 33

Chères amies, chers amis,

On a appris ces jours derniers la disparition de Michel Bouquet. Il s'agissait du dernier acteur ayant participé à la création des pièces de théâtre de Camus. Il fut Scipion dans *Caligula* en 1945, Stepan dans *Les Justes* en 1949 et encore Pierre Verkhovensky dans *Les Possédés* en 1959. Les Archives de l'INA conservent une interview où cet immense comédien raconte qu'un jour après une répétition, il est venu saluer Camus : « J'ai vraiment, confie-t-il, eu l'impression, pour la première fois, de serrer la main à un homme, Camus était doué pour la fraternité ».

De fraternité il est question aussi dans ce nouveau *Chroniques*, de cette recherche pour garder le cap et le courage en *temps de catastrophe*, afin de conserver la liberté, le *bien suprême*.

Belle lecture !

Amitiés camusiennes,

Anne PROUTEAU

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 36, avril 2022, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

➤ **Assemblée générale (22 janvier 2022) par visio-conférence**

[Ceci est un résumé du compte-rendu ; celui-ci peut être envoyé sur simple demande. Les nouvelles développées par ailleurs dans ce numéro de *Chroniques* n'ont pas été gardées ici.]

Rapport moral

➤ **Vie de la SEC**

Les parutions habituelles : le n° 13 de la revue *Présence d'Albert Camus* (exposée au Salon de la Revue en octobre 2021) ; les trois livraisons annuelles de *Chroniques camusiennes* (la vitalité des activités camusiennes) et un numéro spécial autour de *L'Homme révolté* (pour le 70^e anniversaire de l'ouvrage).

Le site de la SEC : plusieurs dizaines de connexions par jour (fonctions de promotion et de diffusion de l'actualité camusienne ; espace ressource pour le grand public). *Il faut transmettre à Alexis les informations à y mettre.*

Une séance des Échanges Jacqueline Lévi-Valensi : le 29 mai, une conférence (zoom) par Hervé Sanson, « Albert Camus/Jean Amrouche : histoire(s) d'un malentendu ».

➤ **Quatre bonnes nouvelles**

- La nouvelle présentation de *Présence d'Albert Camus* avec une couverture inédite, de manière à baisser le coût de la revue grâce à un nouvel imprimeur (UCO). Les appréciations sont positives.
- Obtention de la subvention du CNL : 1447,60 euros.
- Adhésion de la SEC à la Maison des Associations du XIV^e : possibilité de réserver des salles gratuitement en s'y prenant à l'avance.
- La rencontre du Chambon-sur-Lignon, du 2 au 4 juillet 2021 (voir le compte rendu dans *Chroniques 34*)

➤ **Rencontres soutenues par la SEC**

- En France, en novembre 2021, « Entre logos et engagement. Le théâtre d'Albert Camus et de Jean-Paul Sartre », colloque international, 3-5 novembre 2021 (voir le compte rendu dans *Chroniques 35*)
- Au Japon, en décembre 2021, la Rencontre internationale de Dokkyo (Japon), « L'Amour de vivre » (voir le compte rendu dans *Chroniques 35*)
- En Argentine, en novembre 2021, une journée pour commémorer le 70^e anniversaire de *L'Homme révolté* (communications mises en ligne sur le site de la Société Latino-Américaine des Études Camusiennes)
- En Espagne, en mars 2021, présentation de « *La noche de la verdad* » (traduction des articles de *Combat*) et table ronde

➤ **Participation des membres de la SEC à des événements organisés par des sociétés amies :** en juin 2021, les *Trobades*, à Minorque, autour du thème « Il n'y a pas de vie sans dialogue » ; en octobre 2021, les Journées de Lourmarin, RMAC.

Voir également, ci-après, des activités en projet.

Rapport moral adopté à l'unanimité.

Rapport financier

Bilan de l'année 2021 : l'exercice est clos sur un résultat d'exploitation bénéficiaire de 662,38 € (*déficit de 1.588,87 € en 2020*). L'état des fonds propres disponibles au 31/12/21 est de 10.013,73 €. L'état des finances reste sain pour aborder cette année 2022. Nous notons une baisse des cotisations due environ pour moitié à un retard de règlement des cotisations 2021 et pour moitié à la baisse des

cotisations des sections étrangères, ceci étant largement compensé par la baisse des coûts de la revue. Une action va être mise en place pour sensibiliser nos adhérents aux cotisations.

Rapport financier adopté à l'unanimité.

Perspectives 2022

➤ **Publications**

- Les Actes du colloque d'Arc-et-Senans « Camus et la poésie » aux Presses Universitaires de Rennes
- Les Actes de la rencontre au Chambon aux éditions Bleu autour.
- Les Actes du colloque de Dokkyo

➤ **Événements culturels**

- Un format nouveau de représentation sous forme de dialogue entre un chercheur et un comédien à partir de textes de Camus sur la séparation, représentations proposées dans des théâtres de banlieue (Ivry, Saint-Ouen, Nanterre, voire à la mairie du 14e). LABEL SEC.
- Une conférence pour « Les Échanges Jacqueline Lévi-Valensi » (l'après-midi du prochain CA, le samedi 11 juin de 10h30 à 12h30).
- Des conférences par zoom pour les adhérents (3 par an).
- Contact pris avec la plate-forme PERSEE qui pourrait assurer la numérisation des numéros dont nous n'avons pas le pdf. L'objectif est de mettre en ligne notre revue tout en gardant le format papier.
- Un événement Camus en juin, à la bibliothèque de philosophie de l'Université Paris I, sur le thème « L'essentiel ».

➤ **Disparitions**

Anne Prouteau fait part de la grande tristesse du départ, l'an dernier, de nos amis camusiens : André Abbou, Françoise Keltz-Drapeau et Michel Barré.

➤ **Actualités de la SEC**

Les conférences en ligne (proposées par le CA et annoncées à l'AG)

- Le 5 mars 2022, Philippe Vanney a parlé de Camus au *Soir républicain, septembre 1939 – janvier 1940*. Illustrée par de nombreux documents et photos, la conférence a été passionnante. Nous étions 55, répartis à travers le monde ; les échanges qui ont suivi la conférence ont été nourris. C'était un vrai bonheur de voir tant de visages – connus et nouveaux...
- Le vendredi 22 avril à 18 h, Agnès Spiquel parlera de « L'Algérie et Camus depuis 1960 : entre oui et non » : un parcours chronologique, de 1960 à nos jours, destiné à illustrer l'accueil que l'Algérie a réservé à Camus depuis sa mort ; à travers des faits, des textes, des publications, et aussi l'expérience de ses fréquents séjours en Algérie depuis 2004, elle essaiera de mettre en évidence les facettes contradictoires de cet accueil : de l'autre côté de la Méditerranée, Camus est connu, et il ne laisse pas indifférent !

[s'inscrire auprès de Marie-Thérèse Blondeau (marie-thereseblondeau@orange.fr) qui fera parvenir un lien zoom].

- Suivront : en septembre, Pierre-Louis Rey, « Camus et la révolution française » ; et en 2023, David Walker sur un sujet encore inconnu...

➤ **La Société latino-américaine** a repris ses séances de lecture le 28 mars. Au programme cette année à l'Alliance française de Buenos Aires : *La Chute* de Camus

Annuaire des adhérents :

Nous vous proposons de faire figurer sur notre site vos **nom, prénom et lieu géographique** (cette dernière information est très souvent demandée en vue de regroupements ciblés ou de simples contacts). **Les adresses mail ne seraient données qu'à la demande** et bien entendu seulement si cette dernière semble justifiée.

En cas de désaccord avec cette procédure qui devrait être mise en place très prochainement, vous pouvez contacter Rémi Larue par mail: remi.larue@live.fr

Il est temps de payer votre cotisation 2022 : 30 euros (tarif inchangé).

Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

Le numéro 13 de notre revue *Présence d'Albert Camus* est paru. Vous avez dû le recevoir début octobre.

Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander sur notre site grâce à la fiche contact, ou les trouver à la librairie Compagnie (58 rue des Écoles Paris 5^{ème}).

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr

Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution....

... et maintenant, une nouvelle rubrique « Association/Lecteurs » dédiée à tous les lecteurs de Camus : « Vous aimez Camus. Comment l'avez-vous rencontré ? En personne, peut-être, ou le plus souvent par ses livres. Au cours de vos études ou par curiosité personnelle ? Comment a, au fil des années, évolué votre intérêt ?

Afin que nous nous connaissions mieux au sein de la communauté des camusiens, nous serions heureux si vous acceptiez de vous confier en toute liberté.

Envoyez-nous une page (2000 signes environ) en cliquant sur : "contactez-nous". Merci à vous.

Tous les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes* sont à présent en ligne sur notre site dans la rubrique L'Association/Bulletins.

Consultez également la bibliographie camusienne, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)

<http://camusbibliography.boisestate.edu/>

Activités camusiennes

➤ Appel à contributions

Le numéro 26 de la Série Albert Camus publiée par la *Revue des lettres modernes* Minard s'intitulera « Postérité d'Albert Camus » ; il sera dirigé par Sophie Bastien et Marie-Thérèse Blondeau, Philippe Vanney restant directeur de la Série. Il envisage d'examiner la postérité de l'écrivain particulièrement au XXI^e siècle, autour des thèmes suivants :

1. Postérité de ses œuvres de fiction : adaptations théâtrales, cinématographiques, transpositions en B.D., en manga, romans illustrés et œuvres revisités.
2. Postérité éthique/politique : Sa pensée comme source d'inspiration. La fortune de son œuvre civique et de son éthique journalistique. Influence récente de *La Peste* en relation avec la pandémie de Covid.
3. Évolution de son image à travers ses œuvres posthumes, surtout celles parues dans les dernières décennies (théâtre posthume, *La Postérité du soleil*, *Le Premier Homme*, *correspondances*, nombreux articles et textes courts...). Biographies et films documentaires sur Camus.
4. Transmission de son œuvre : dans les programmes scolaires, le monde éditorial. Réception critique et études savantes : quelle évolution ? Réception de son œuvre à l'international – dont en Algérie. Traductions et transferts culturels.

Les propositions de contribution avec abstract (au moins 20 lignes) sont à envoyer à marie-thereseblondeau@orange.fr **au plus tard le 30 juin 2022**. Elles seront ensuite évaluées par un comité de lecture. Une réponse sera envoyée aux auteurs en juillet. Les contributeurs devront remettre leur manuscrit (maximum 30 000 signes, notes et espaces comprises) **au plus tard le 31 mars 2023**.

➤ **Les Camusiens du Toulousain** ont tenu leur réunion le 23 mars. La prochaine aura lieu le 27 avril 2022.

Manifestations passées

- **Du 2 au 12 février, au théâtre des Abbesses, *Contre-enquêtes*, adaptation de *Meursault contre-enquête***, par Nicolas Stemann, avec Mounir Margoum et Thierry Raynaud.
Sur scène, deux hommes : l'un tient dans sa main *L'Étranger* d'Albert Camus, l'autre, *Meursault, contre-enquête* de l'écrivain algérien Kamel Daoud. À partir de là, par fictions interposées, s'instaure un dialogue conflictuel. Dans son roman, Kamel Daoud donne la parole au frère de l'Arabe tué par Meursault, le héros de *L'Étranger*. En croisant ainsi deux points de vue opposés et paradoxalement complémentaires, Nicolas Stemann interroge notre relation contemporaine à la guerre d'Algérie et à la colonisation. Les deux personnages qui s'affrontent, comme les deux acteurs sur le plateau, n'ont pas la même interprétation de l'histoire. L'un est d'origine maghrébine tandis que l'autre est descendant de pieds-noirs. C'est seulement en se libérant du poids du passé pour regarder les événements avec la distance nécessaire qu'ils réussiront à inventer le présent qui leur manque.
- « **Les journées Albert Camus** » se sont tenues en Tunisie du 21 au 28 mars dans différents espaces à Tunis et à Sfax dans le cadre de la célébration du mois de la Francophonie. Parmi les événements programmés, une exposition « Camus, un héritage pour demain », la projection du film documentaire *Albert Camus, la tragédie du bonheur* (1992), une rencontre avec l'écrivaine Martine Mathieu-Job autour de son ouvrage *Lettre à Camus* (Elyzad, 2021)
- Le 26 mars, **Une table ronde « Camus, toujours présent »** s'est tenue à la librairie Jaimes de Barcelone, en particulier sur ses derniers livres traduits en catalan et en espagnol, *L'Envers et l'Endroit* et *Révolte dans les Asturies*, avec Hélène Rufat, Jordi Nadal, éditeur, Zakia Abdelkrim (de la Société des Études Camusiennes) et Bouziane Khodja.
- Le 27 mars, une vingtaine de Pradéens étaient réunis pour la soirée de clôture du Printemps des poètes, sur le thème, cette année, de « L'éphémère ». Le comédien Stéphane Laudier a proposé une lecture de « Noces à Tipasa » et « Retour à Tipasa ».
- Le 4 avril, à l'Université permanente de Nantes, conférence d'Agnès Spiquel, « Albert Camus : vivre le monde, dire le monde, habiter la terre ».
<https://mediaserver.univ-nantes.fr/videos/agnes-spiquel-albert-camus-vivre-le-monde-dire-le-monde-habiter-la-terre/>

Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

➤ **Du 12 avril au 19 juillet 2022, Charles Berling** prête sa voix aux œuvres et écrits engagés d'Albert Camus :

- Le 12 avril à 19h : Théâtre la Passerelle à Gap, 137 boulevard Georges Pompidou
- Le 19 mai à 20h30 : Théâtre du Bois de l'Aune à Aix-en-Provence, Place Victor Schoelcher-Jas de Bouffan. La veille, le 18 mai à 18h30, en introduction à cette lecture, Sophie Doudet, maître de conférences à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence donnera une conférence « Albert Camus et l'Europe » à la Bibliothèque Méjanès-Cinéma de La Manufacture.
- Le 27 mai à 19h00 : Théâtre des Halles à Avignon, 4 rue Noël Biret
- Le 31 mai : Salle La Cuisine à Nice, Route de Grenoble Le 24 juin : Théâtres en Dracénie à Draguignan, Boulevard Georges Clémenceau.
- Le 19 juillet : Châteauvallon liberté - scène nationale à Ollioules, 795 chemin de Châteauvallon

Date	Thème	Organisateurs/ intervenants / acteurs	Lieu
Du 08/04 au 04/06 Vendredis et samedis à 19h30	<i>La Chute</i>	Mise en scène par Géraud Bénech, avec Stanislas de la Tousche	Paris, Théâtre de la Contrescarpe
Du 11/04 au 28/06 Lundi 21h Mardi 19h	<i>Caligula</i>	Mise en scène par Bruno Dairou, Édouard Dossetto, avec Pablo Chevalier, Édouard Dossetto, Josselin Girard, Céline Jorrion, Antoine Laudet, Antoine Robinet	Paris, Studio Hébertot
Du 13 au 16/04 20h30 17/04, 16h. 18/04, 20h30. Du 20 au 22/04, 20h30. 24/04, 16h. 8/05, 16h. 22/05, 16h.	<i>Les Justes</i>	Mise en scène par Jérôme Tomray, avec Fany Brunel, Jean Michel Bart, David Levet, Dominique Thiériot, Jérôme Tomray	Avignon, Théâtre Pixel
Du 05/05 au 29/05 Du jeudi au samedi 19h Dimanche 17h	<i>Les Justes</i>	Mise en scène par Dominique Lamour, avec Michel Adjriou, Solène Castets, Valentin Faraut, Henri Fernandez, Sophie Lançon, Alexis Pottier, Stéphane Robert, Jérôme Savajols	Marseille, Théâtre du Carré Rond

11 mai 19h	Camus et l'Algérie : La déchirure »	Lectures à haute voix de textes d'Albert Camus, par Gabriel Ohayon et Evelyne Bork	Paris, Bibliothèque Amélie, bibliotheque.amelie@paris.fr
Du 11/03 au 04/06, Vendredis et samedis à 19h30	<i>L'Étranger</i>	Vincent Barraud, avec la compagnie « Parole du corps »	Paris 11, Théâtre À La Folie, 6 rue du Théâtre Méricourt, petite salle

Document et analyses

« Une voix venue de loin... »

Michel BARRÉ

Tarrou avait la tête tournée vers Mme Rieux. Il regardait la petite ombre tassée près de lui, sur une chaise, les mains jointes sur les cuisses. Et il la contemplait avec tant d'intensité que Mme Rieux mit un doigt sur ses lèvres et se leva pour éteindre la lampe de chevet. Mais derrière les rideaux, le jour filtrait rapidement et, peu après, quand les traits du malade émergèrent de l'obscurité, Mme Rieux put voir qu'il la regardait toujours. Elle se pencha vers lui, redressa son traversin et, en se relevant, posa un instant sa main sur les cheveux mouillés et tordus. Elle entendit alors une voix assourdie, venue de loin, lui dire merci et que maintenant tout était bien (*La Peste*, OC II, p. 233-234)

La Peste, acte cinquième, scène du dénouement. L'Ami, la Mère, le Mourant. Après une longue nuit de veille, l'aube point, éclairant le visage de gisant de Tarrou. Intensité du regard. Gestes sobres de la mère de Rieux. Le silence ; la douleur ; la tendresse : Tarrou peut parler. Il sera compris puisque celle qui l'assiste sait, depuis toujours, que « tout est bien ». Elle n'est pas Mme Rieux, elle est la Mère, l'« admirable silence d'une mère¹ », mais aussi une voix « venue de loin », transcrite dans les premiers écrits de Camus, la « voix qui était soulevée par la musique », la troisième des *Voix du quartier pauvre* : « Elle ne sait rien. Elle ne pense pas. Quel est donc son secret sur cette terre ? Mais tout est bien, très bien² », disait-elle. Mme Rieux et Tarrou détiennent ce secret, parlent le même langage. Le sourire qu'ébauche Tarrou, une fois la parole prononcée, est l'un des plus beaux qui soient, le sourire qui naît de la complicité reconnue d'une communauté de destin. Tout est dit. Tarrou peut mourir, emportant son secret, peut-être, mais en léguant son énigmatique sourire qui fait se souvenir de celui des *Kouroi* de la Grèce archaïque ou des « Apollons doriques » présents dans *L'Envers et l'Endroit* (OC I, p. 67). Tel le sculpteur antique, Camus a su fixer, avec une extrême sobriété, un instant d'une exceptionnelle intensité. On se prend alors à songer aux stèles funéraires du Dipylon du siècle d'Eschyle et de Sophocle, expression, note Camus dans les *Carnets* du « dénuement souriant » et de la « virile acceptation » (mars 1936 ; OC II, p. 803) des Grecs face au destin. Le docteur Rieux, un peu en retrait, immobile et impuissant, la main de la mère sur les « cheveux mouillés et tordus », l'intensité du regard du gisant, ses lèvres où se forment les dernières paroles avant que le sceau du sourire les ait closes et la lumière ciselant l'ensemble tandis que le temps semble s'éterniser, n'y a-t-il pas, en effet, réunis ici, tous les éléments d'un bas-relief comparable par la sobriété et la puissance de l'émotion aux stèles de la Grèce classique. Mêmes attitudes, mêmes gestes à la fois familiers et hiératiques, même intensité tragique.

L'instant saisi par Camus est l'instant qui précède l'engloutissement dans la mort, juste avant que la violence du mal s'acharne sur le mourant. L'artiste grec ne procédait pas autrement, retenant, pour graver la stèle, un moment de la vie du disparu apte à rendre compte de toute une vie. De même, Sophocle, dans *Œdipe à Colone*, dernier volet de la trilogie, fait reparaître la joie sur le visage

¹ Préface de *L'Envers et l'Endroit*, OC I, p. 38.

² *Les Voix du quartier pauvre*, OC I, p. 82. À noter qu'il s'agit de la voix de celle qui vivait avec son frère qui s'opposait à ce que celle-ci reçoive son ami. Cela rend possible le rapprochement entre la mère de Rieux et la propre mère de Camus.

d'Œdipe guidé par Antigone et Ismène et offre au spectateur, comme dernière vision du héros qui a tant souffert, le corps d'Œdipe tourné vers la lumière, comme pour la toucher : « Ô lumière invisible, jadis, certes tu étais mienne, mais maintenant, pour la dernière fois, mon corps en est touché. » Visage aveugle, baigné de lumière, tel est le dernier visage de l'Œdipe de Sophocle. Un instant le visage de Tarrou et celui d'Œdipe se fondent, à l'instant où tous deux, au moment de mourir, parvenus au terme de leurs épreuves, prononcent la « parole démesurée » : « Tout est bien³ ».

Ainsi, au point culminant d'un récit que rien n'empêche de lire en regard de l'actualité la plus brûlante, celle de la guerre ou celle de la violence déchaînée par le monde, l'Antiquité non seulement est présente mais sa présence est indissociable de la signification et de la portée de l'œuvre. *La Peste*, tragédie de notre temps, est reliée, par la parole clef prononcée par Tarrou à la tragédie sophocléenne. Le héros de *La Peste*, s'il n'a découvert les voies de la « sainteté sans Dieu », accomplit, en mourant, la leçon la plus haute de la sagesse antique et semble opposer à l'évangélique « tout est consommé » le « tout est bien », parole « venue de loin » où se confondent la voix de l'humble femme du quartier pauvre et la voix d'Œdipe à Colone. Sagesse. Dénuement. Grandeur.

³ Camus, dans *Le Mythe de Sisyphe* cite comme suit le texte de Sophocle : « Malgré tant d'épreuves, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font juger que tout est bien. » (OC I, p. 803).

La demi-vérité sur Richard Hillary ?

David H. WALKER

Le 15 mars 1957, Camus prononce un discours à la salle Wagram pour protester contre l'écrasement par la Russie soviétique de la révolte populaire en Hongrie. Il déclare : « Les tares de l'Occident sont innombrables, ses crimes et ses fautes réels. Mais, finalement, n'oublions pas que nous sommes les seuls à détenir ce pouvoir de perfectionnement et d'émancipation qui réside dans le libre génie ». (OC IV, p. 560-66, p. 564)

Depuis cette époque-là, les compromissions se sont accumulées et on fustige l'Occident pour les désastres dont il a été largement responsable : l'impérialisme, le colonialisme et le néocolonialisme, la traite des esclaves, l'exploitation des pays du Sud, la crise climatique. L'Europe en particulier n'a cessé d'être le théâtre de guerres fratricides. Et dernièrement la montée de mouvements populistes et autoritaires prouve que l'Occident héberge encore des bacilles qui nous menacent tous.

Le danger que comportent ces accusations, aussi bien fondées qu'elles soient, Camus le connaissait bien. C'est qu'il en résulte une sorte de désarmement éthique. Le réflexe moral chez l'individu ou la collectivité que l'on culpabilise sans cesse finit par dépérir ; convaincu que l'on est incapable de racheter ses péchés on ne se sent plus le droit d'aspirer au bien, d'en appeler à l'éthique face au mal, de s'insurger contre l'injustice et la terreur.

La Chute, que Camus avait publié en 1956, traite de cette *démoralisation* au sens large du terme. Dans *L'Homme révolté* l'auteur avait essayé de baliser un chemin pour sortir de cette impasse. Et dans le texte intitulé « Défense de l'Homme révolté », rédigé en novembre 1952, il écrit :

[...] à une sorte de nihilisme qui nous révoltait, nous n'avions que d'autres sortes de nihilismes à opposer. C'est ce qu'une grande âme, avant de mourir au combat, appela, trop généreusement encore, lutter contre un mensonge pour une demi-vérité. (OC III, p. 367)

Cette formule devait faire fortune. Camus la reprendra en 1957 dans « Le Pari de notre génération » où il explique : « Richard Hillary a trouvé, avant de mourir au combat dans la dernière guerre, la formule qui résume et exprime ce dilemme : " Nous combattions ce mensonge au nom d'une demi-vérité". Il pensait exprimer là une idée très pessimiste. Mais il peut même arriver qu'on doive combattre un mensonge au nom d'un quart de vérité. [...] simplement le quart de vérité que contient la société occidentale s'appelle liberté. Et la liberté est le chemin, et le seul chemin, de la perfectibilité. [...] la liberté m'apparaît finalement, pour les sociétés comme pour les individus, pour le travail comme pour la culture, le bien suprême, qui commande les autres... » (OC IV, p. 588)

C'était dire encore que l'Occident avait quand même conservé de quoi réparer ses fautes et justifier ses efforts pour vaincre les tyrannies et les injustices. Au moment où l'Occident s'interroge à nouveau, hésite, se montre indécis parfois, pour savoir comment réagir aux crimes de Vladimir Poutine en Ukraine, on dirait que nos concitoyens feraient bien de garder ces mots à l'esprit.

Mais d'où vient cette formule que Camus prisait tant ? Richard Hillary⁴ était l'auteur d'un livre, *La Dernière Victoire (The Last Enemy)*⁵ qui raconte son expérience comme pilote de combat en 1939. Il avait rallié la Royal Air Force à l'âge de 19 ans. Son appareil fut descendu pendant la bataille d'Angleterre et il fut grièvement brûlé et défiguré. Nonobstant cette horreur, après une convalescence des plus éprouvantes et malgré son mauvais état physique, il s'empressa de reprendre du service actif et fut tué dans un accident inexplicable, au cours d'un vol d'entraînement de nuit (donc pas précisément « au combat »), le 8 janvier 1943, à 23 ans. Dès sa publication en 1942 *The Last*

⁴ Notons que Camus et à sa suite ses éditeurs se trompent sur l'orthographe du nom.

⁵ Voir 1Corinthiens 15:26, « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort ».

Enemy avait été salué comme l'œuvre d'un écrivain-né. Dans leur présentation du texte où Camus nomme Hillary, Raymond Gay-Crosier et Maurice Weyembergh signalent que dans son livre *Le Yogi et le commissaire*, traduit de l'anglais et publié en France en 1946, Arthur Koestler, qui avait été un ami intime de Hillary, avait repris un essai écrit en 1943, « En souvenir de Richard Hillary », où il cite notamment la correspondance de ce représentant brillant de la « génération perdue » (OC IV, p.1486)⁶. Cependant, ni dans le livre de Hillary, ni dans l'essai que Koestler avait consacré à l'auteur, on ne trouve la formule dont Camus a assuré la postérité. (Non plus que dans l'essai sur Hillary que le romancier Sebastian Faulks inclut dans son livre *The Fatal Englishman* en 1996⁷).

Or, on sait que Camus et Koestler se lièrent d'amitié dès 1945 et l'écrivain français allait défendre *Le Yogi et le commissaire* contre les attaques de Merleau-Ponty⁸. En effet ce livre suscita des controverses à cause des thèses politico-scientifiques que l'auteur du *Zéro et l'infini*, paru en 1945, y avançait, ainsi que des explications pour l'échec de l'idéologie révolutionnaire. On y retrouve une certaine parenté avec la pensée de Camus. Surtout un essai intitulé « La Fraternité des pessimistes » (Y, 145-155) qui date de 1943, n'est pas sans rappeler le texte « Sommes-nous des pessimistes ? » que Camus aurait prononcé aux États-Unis en mai 1946 (OC II, p. 749-53, 1368). Pour sa part, Koestler constate que la victoire sur les Nazis n'aura pas résolu tous les problèmes de l'Europe, ni ne portera remède aux maladies inhérentes au capitalisme. Il prévoit de nouveaux conflits à l'avenir – « Il peut y avoir encore une ou deux guerres mondiales » (Y, 151) – car actuellement s'ouvre devant l'humanité un de ces interrègnes lesquels constituent selon Koestler « les périodes de chaos transitoire qui suivent l'écroulement des valeurs traditionnelles d'une civilisation » (Y, 151) ; ce sont « les pentes descendantes de l'histoire » pendant lesquelles « les freins sont plus importants que le moteur » (Y, 154). C'est pourquoi les « exilés de Gauche dont je fais partie », explique-t-il, en appellent à « une fraternité active des pessimistes [...] à court terme » qui « guetteront les yeux ouverts, sans parti pris sectaire, les premiers signes du nouveau mouvement ». « Et en attendant, » ajoute-il, « leur but principal sera de créer des oasis dans le désert de l'interrègne » (Y, 153).

En effet, le premier paragraphe de cet essai évoque les apories où se débattaient ceux qui avaient choisi de lutter contre le Nazisme : « Nous combattons le racisme et cependant la discrimination raciale est loin d'être abolie [...] nous combattons pour la Démocratie et cependant notre alliée la plus puissante est une dictature totalitaire et policière » (Y, 145). Effectivement « un climat de demi-vérité » risque d'étouffer les meilleures volontés.

Rien d'étonnant, donc, que l'incipit de ce texte soit le suivant : « Dans cette guerre actuelle, nous combattons un mensonge absolu au nom d'une demi-vérité » (Y, 145).

On peut être sûr que Camus a lu le livre de Koestler, surtout l'hommage à Hillary qui précède « La Fraternité des pessimistes ». Les deux textes se sont sans doute confondus dans sa mémoire, de sorte qu'il en est venu à attribuer au héros de la R.A.F. la formule inventée par Arthur Koestler. Rendons donc justice à ce dernier en lui restituant enfin la paternité de cette expression capitale.

⁶ Arthur Koestler, *Le Yogi et le commissaire*, Traduit de l'anglais par Dominique Aury et Jeanne Terracini. Paris, Charlot, 1946 : « En souvenir de Richard Hillary », p. 59-92. Les références dans le texte précédées de « Y » renvoient à cette édition.

⁷ Londres, Hutchinson / Vintage, 1997, 109-208.

⁸ Voir Olivier Todd, *Albert Camus une vie*, Paris Gallimard, 1996, p. 420-424.

Albert Camus et le peintre espagnol Orlando Pelayo : une amitié née à Oran

Gabriel ROSENZWEIG

Albert Camus (1913-1960) et Orlando Pelayo (1920-1990) se sont rencontrés à Oran en 1941. À cette époque, Camus se frayait un chemin dans le monde de la littérature. Pelayo entamait la voie qui fera de lui une figure éminente de la peinture espagnole de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Leurs affinités idéologiques, ainsi que leur penchant pour l'art, les amenèrent à être amis. La relation s'est poursuivie à Paris après 1947, une fois que les deux se soient installés. Pelayo a peint quelques portraits de Camus et a également illustré quelques-unes de ses œuvres.

Que faisaient Camus et Pelayo à Oran en 1941, et dans quelles circonstances se sont-ils rencontrés ?

Camus est arrivé à Oran en provenance de France, en janvier 1941, avec sa femme, Francine Faure, après avoir perdu son travail au journal Paris-Soir, et profitant du fait que la mère et la sœur de son épouse y résidaient et qu'elles pouvaient les aider. Pendant son séjour à Oran, qui se prolongera jusqu'en août 1942, Camus a donné des cours à des enfants juifs expulsés de l'école par le régime de Vichy, a élaboré une nouvelle version de sa pièce de théâtre *Caligula*, a fini d'écrire *Le Mythe de Sisyphe* et a entamé la préparation de *La Peste*.

Durant cette période il a fréquenté, entre autres, les pieds noirs Robert Martin et Marie-Jeanne Chaperon, plus connue sous le nom de Manette. Martin était professeur à l'école des Beaux-Arts, Manette était la cousine de l'épouse de Camus. En octobre 1941, les deux ont ouvert une librairie – galerie, qu'ils ont baptisée *Colline*, en honneur à l'œuvre homonyme de Jean Giono⁹. Très vite, elle s'est convertie en lieu de rencontre d'intellectuels et d'artistes. Dans le texte qu'il a écrit pour le catalogue de la première exposition présentée dans la galerie et qui était consacrée à Jean Launois, Camus a décrit *Colline* comme « une île où la flânerie, le goût du beau, et le souci de l'esprit peuvent encore trouver leur résonance¹⁰ ».

De son côté, Pelayo est arrivé à Oran avec son père, le 29 mars 1939, à bord du Stanbrook, dernier bateau à lever l'ancre d'Alicante avec des républicains espagnols avant la fin de la guerre civile. Après avoir été confiné dans un camp de détention dans la localité de Relizane pendant plusieurs mois, il s'est établi à Oran, où il est resté jusqu'en 1947, date à laquelle il s'installera à Paris¹¹. Sa vocation pour la peinture l'a amené à se rapprocher de l'école des Beaux-Arts et à fréquenter les cercles artistiques. C'est dans ce contexte qu'il a rencontré Martin et Chaperon, avec lesquels il s'est lié d'amitié et a établi une relation qui lui a permis d'exposer à Colline à cinq reprises à partir de 1942¹².

⁹ *Colline* se trouvait au numéro 3 du boulevard Gallieni, l'actuel boulevard de la Soummam, en plein centre d'Oran.

¹⁰ Le fragment d'où a été tirée la phrase est comme suit : « L'époque est lourde à porter. Le temps va trop vite et trop mal. Dans nos villes bruyantes où les hommes et l'histoire font tant de bruit, on aime parfois à trouver un de ces lieux privilégiés où le commerce des grands esprits et des grands siècles aide parfois à oublier. Quelques livres, un dessin rare, le fauteuil et une lumière choisie, en voilà assez pour dérober quelques heures inestimables au fracas du siècle. Colline ne veut être que cela [...] ne veut pas seulement vous voir venir, mais encore revenir, et trouver chez elle un peu de ce temps que l'on dit perdu et qui est en réalité gagné. Il manquait à Oran cette île où la flânerie, le goût du beau, et le souci de l'esprit peuvent encore trouver leur résonance [...] » Communiqué de presse, Maison de vente aux enchères Kapandji *Morhange*, Paris, Collection Robert Martin,

<http://catalogue.drouot.com/uploads/322/uploads/File/Communiquedeppresse-CollRobertMartin.pdf>, consulté le 14 juillet 2021.

¹¹ Pour un panorama de la vie de Pelayo à Oran, voir Javier Barón Thaidigsmann, « La personalidad artística de Orlando Pelayo (1920-1990) », Centro Cultural Antiguo Instituto, *Orlando Pelayo. Cartografías de la ausencia*, Gijón, Fundación Municipal de Cultura, 1996. pp. XIV-XXI.

¹² Des années après, Pelayo se souviendra que *Colline* « était alors [années quarante du XX^{ème} siècle] un coin privilégié de culture, où à la tombée du jour, se réunissaient des poètes, des écrivains, et des peintres et où atterrisaient

Martin et/ou Chaperon pourraient bien être ceux qui ont présenté Camus et Pelayo. Dans son texte autobiographique « Mes souvenirs d'Oran et d'Albert Camus », ce dernier n'éclaircit pas ce point. Il ne laisse cependant aucun doute sur le fait que quand il a rencontré Camus, ce dernier lui avait fait forte impression. Après avoir qualifié la rencontre d'« éblouissement », il la décrit en ces termes :

Bien qu'à première vue il ne fût pas un homme aux effusions faciles et qu'une certaine gravité d'apparence – tempérée par un sourire ironique de compréhension compatissante envers l'autre pouvait le faire paraître distant – Camus dégageait une telle force d'attraction et d'intelligence que la réaction qu'il provoquait aussitôt en le rencontrant, était une adhésion admirative sans réserve. Devant lui on avait, dès le premier instant, l'impression d'être devant un homme exceptionnel¹³.

Ainsi, il écrit qu'il s'est identifié à lui parce que « ses origines et ses idées le rendaient activement solidaire de la cause pour laquelle nous, exilés espagnols, avons lutté ».

Il est à supposer que les séjours de Camus et Pelayo ont coïncidé à *Colline* à plusieurs reprises entre octobre 1941 et août 1942, c'est-à-dire, entre l'ouverture de la galerie – librairie et le retour en France du premier, et que ces rencontres ont nourri la sympathie qu'ils se sont professée.

Camus et Pelayo se sont revus à Paris à partir de 1947. En 1955, Pelayo a peint un portrait de Camus dans lequel il apparaît à la droite de son mentor Jean Grenier¹⁴. Pelayo raconte que, après l'avoir examiné, Camus lui a dit : « Cher Pelayo, quelle tête de cynique vous m'avez mis là » et qu'il a répondu « peut-être ne l'êtes-vous pas ?¹⁵ ».

Pelayo a fait d'autres portraits de Camus¹⁶. En plus, il a été, en 1958, l'un des artistes qui ont illustré le volume d'essais et œuvres de théâtre de ce dernier, que Gallimard a publié¹⁷ et en 1962 l'un de ceux qui ont illustré l'édition des *Œuvres complètes* de Camus, en sept volumes, qu'a faite l'éditeur André Sauret à Paris¹⁸.

Traduit de l'espagnol par Imène KIBBOUA

obligatoirement les intellectuels et les artistes de poids qui visitaient la ville ». Orlando Pelayo, « Mis recuerdos de Orán y de Albert Camus », en *Cuadernos del Norte. Revista Cultural de la Caja de Ahorros de Asturias*, an 6, num. 35, Oviedo, janvier – février 1986. p.51.

¹³ *Ibid.*, p.53

¹⁴ Camus et Grenier ont posé pour Pelayo à son studio qui se trouvait rue Fossés Saint-Jacques, dans le quartier de Montparnasse, à Paris. Pelayo les admirait et considérait que c'étaient de grands écrivains et « des hommes justes à tous bords ». Cité dans Barón Thaidigsmann, *art. cit.*, p. XXIX.

¹⁵ *Ibid.*, p. 55. Le portrait en question fait partie du patrimoine de la Maison-Musée de Jovellanos, à Oviedo.

¹⁶ Je n'ai pas pu établir où il se trouvent. Ces portraits illustrent l'article de Federico Jiménez Losantos, « Una política modesta: Albert Camus », *Cuadernos del Norte. Revista Cultural de la Caja de Ahorros de Asturias*, an 1, num. 0, Oviedo, janvier – février 1980. p. 8-15.

¹⁷ Albert CAMUS, *Récits et théâtre*, avec trente-deux aquarelles de Christian Caillard, Edy Legrand, Rufino Tamayo, Pierre-Eugène Clairin, André Masson, Orlando Pelayo, Pierre-Yves Trémois, Francis Tailleux, Mariano Andreu, Tibor Csernus, Paris, Gallimard, 1958.

¹⁸ Albert CAMUS, *Œuvres complètes*, avec 110 lithographies de Garbell (16), Pelayo (16), André Masson (12), Guiramand (16), Cavallès (16), Bores (18), Carzou (16), Paris, André Sauret, 1962. 7 vols.

De la visite de Laghouat en 1952 à « La Femme adultère » L'écrivain, l'administrateur et le géologue

Christian PHÉLINE



Laghouat, l'ex-place Du Barail, carte postale du début des années 1950

La nouvelle « La Femme adultère », (*OC IV*, p. 3-18), comme d'ailleurs « L'Hôte » (*OC IV*, p. 46-58), l'autre récit « algérien » publié en 1957 dans *L'Exil et le Royaume*, fait de longue date l'objet d'intenses débats sur l'évaluation du degré de conscience « anticolonialiste » qui s'y reflète ou non de la part d'Albert Camus. Jason Herbeck propose à cet égard une réponse nuancée dans son récent article « L'histoire passée sous silence ? Pour un état des lieux d'une relation (coloniale) muette dans "La Femme adultère" », paru dans *Présence d'Albert Camus* n° 13. Il souligne que, si à la différence du reportage de 1939 « Misère de la Kabylie », le récit ne donne jamais la parole directement aux personnages arabo-berbères, ceux-ci y apparaissent en définitive « autonomes, indépendants et égaux sinon *meneurs* dans leurs affaires économiques » ; aux yeux de Camus, cela aurait donc laissé possible, même « à la veille de la guerre d'Algérie », leur « participation réelle et active » à une organisation de l'économie algérienne qui se veuille plus équitable. Si cette thèse ne s'appuie que sur l'interprétation en ce sens de minces propos du personnage dénommé Marcel sur ses relations avec les commerçants indigènes, elle n'est pas démentie par « l'espoir d'une renaissance » que Camus tentera encore de sauvegarder en conclusion de ses *Chroniques algériennes* (1958) et qu'autoriserait « la montée en France et en Algérie, de nouvelles et considérables forces, en hommes et en économie » (*OC IV*, p. 394).

On l'oublie en effet trop souvent, l'un et l'autre de ces récits ne se situent pas au cours de la

guerre d'indépendance, mais dans les dernières années qui y préparent directement, et leur conception même est antérieure à 1954. Ils dépeignent non pas la violence propre à un conflit guerrier, mais l'*ordinaire* des relations entre les communautés telles qu'elles sont nées de plus d'un siècle de colonisation de peuplement¹⁹. Cette précision est importante pour leur interprétation qui pourrait en retenir une vision plus pessimiste sur la nature et l'avenir de celle-ci que celle qu'en propose Herbeck. Plus que de laisser entrevoir la réconciliation dans un avenir économique plus égalitaire, chacune des nouvelles se referme en effet sur la prise de conscience, pour un Européen « de bonne volonté » comme l'instituteur Daru, pour une Française jusque-là prise dans la routine de son mode d'existence telle Janine, de l'impossibilité dans une telle société d'établir ou d'assumer dans son humanité, une relation avec un ou plusieurs des dominés.

L'essentiel de la description paysagère et sociétale que propose « La Femme adultère » provient, on le sait, de l'unique et très bref séjour que l'auteur fit, fin décembre 1952, à Laghouat, lieu du récit. Il est généralement admis que Camus aurait vu dans ce voyage vers le Sud l'occasion tant de mettre à distance l'intense campagne de dénigration ayant accueilli la sortie de *L'Homme révolté* que de découvrir une face qu'il ignorait encore de la réalité algérienne.

Au-delà de cette indication, les deux biographes de référence restent assez elliptiques sur l'arrière-plan local de ce voyage – sur lequel des éléments neufs ont resurgi depuis leur travail - et divergent sur un point au moins de son organisation. Ainsi, selon Herbert R. Lottman :

Le 1^{er} décembre, il partit de nouveau pour l'Algérie. Cette fois, il visita des lieux qu'il n'avait jamais vus : les célèbres villes-oasis du Sahara. À Alger, il apprit qu'il lui faudrait retarder de quelques jours son départ pour le sud, car on signalait des symptômes de rébellion dans la région, et tout voyage était déconseillé. [...] Il partit enfin et traversa en voiture les Hauts-Plateaux et la chaîne de l'Atlas saharien [...] Le dimanche 14, il arriva à Laghouat [...] Il passa la journée du lendemain à flâner dans l'oasis ; il était seul et n'y connaissait personne ; cette liberté solitaire l'enchantait²⁰.

Olivier Todd écrit pour sa part :

En décembre, après avoir vu sa mère, Camus visite une Algérie qu'il ne connaît pas, les Territoires du Sud, en compagnie d'André Rosfelder, géologue qui découvrit le premier gisement commercial de pétrole en Algérie. « Je suis rentré hier soir du Sud, abruti par la longue course en voiture mais plein de ce que j'avais vu et content de ces journées de silence et de solitude, explique Camus. Ce matin j'avais mon courrier et les emmerdements ont commencé²¹. »

L'un et l'autre s'accordent donc sur le fait que Camus ne connaissait pas jusque-là les oasis et qu'il aurait fait le trajet en voiture, ce que semble confirmer l'écrivain lui-même dans la lettre à sa femme citée par Todd. En revanche Lottman souligne que Camus voyageait seul, ne connaissait personne en ville et apprécia cette solitude, tandis que Todd affirme qu'il « visite » la région avec Rosfelder. Pour sa part, Pierre-Louis Rey a cependant maintenu dans sa chronologie pour la Pléiade que « Camus visite seul en voiture » (*OC III*, p. 12) les Territoires du Sud.

L'affirmation de Todd ne paraît en outre pas confirmée par les lettres alors adressées à Maria Casarès qui précisent par ailleurs bien la chronologie d'un séjour qui, retardé par la rumeur de

¹⁹ Voir Martine MATHIEU-JOB et Christian PHÉLINE, « Le Difficile Dialogue / À la rencontre de l'Autre », texte dactylographié, communication aux III^e Trobades Mediterranis Albert Camus, « Il n'y a pas de vie sans dialogue », Sant Lluís, Minorque, 19-20 juin 1921.

²⁰ *Albert Camus*, coll. « Points. Biographie », 1978, p. 526.

²¹ *Albert Camus une vie*, Gallimard, coll. « Points. Biographie », 1996, p. 797 ; lettre à Francine Camus datée du 19 décembre 1952.

désordres locaux, ne laisse à l'écrivain qu'une journée de visite de la ville, entre une arrivée le 14 décembre en fin de journée et un départ le surlendemain pour Ghardaïa :

7 décembre :

Dimanche pluvieux et humide. Il pleut sur le bout de mer que je vois de mes fenêtres. J'attends mon frère pour aller déjeuner chez ma mère.

11 décembre :

Je rentre d'une éblouissante journée à Tipasa [...] J'ai remis de quelques jours mon départ dans le Sud. La voiture qu'on me proposait ne fait pas l'affaire. Du moins celui qui devait la conduire. Je crois que les révoltes de ces derniers jours inquiètent un peu les gens et les découragent d'aller dans le bled. Je saurai demain ce que je fais. Il y a des avions, mais une fois par semaine – et puis je voudrais *cheminer* vers le désert, non l'avaloir d'un coup.

13 décembre :

Je pars demain matin à la première heure, dans le Sud. [...] Il y a six cents kilomètres de plus entre nous et les moyens de communications sont lents.

15 décembre :

Je t'écris de Laghouat où je suis arrivé hier après une longue randonnée à travers les Hauts-Plateaux et l'Atlas saharien, dans un paysage monotone et fascinant. [...] Demain je m'y enfoncerai plus avant pour aller à Gardhaïa qui est à deux cents kilomètres plus au sud. Rassure-toi je m'arrêterai là et remonterai vendredi à Alger. [...] j'ai passé ma journée à errer dans l'oasis. [...] Je suis seul ici, où je ne connais pas une âme, et je suis content de me reprendre un peu en main.

19 décembre :

Je suis rentré hier soir du Sud, fatigué du dur voyage de retour, mais la tête pleine d'images chaleureuses et le cœur comblé par ce que j'ai vu et aimé là-bas²².

Camus est donc catégorique sur le fait qu'il parcourt la ville seul et n'en est pas mécontent. L'affirmation selon laquelle il n'y connaît personne, nous le verrons, est plus discutable. Et surtout, on ne comprend guère en quoi le « chauffeur » n'avait pas mieux « fait l'affaire » que la voiture qui lui avait été proposée. Qui est ici visé, Rosfelder²³ ou un autre accompagnateur potentiel ? Et Camus suggère-t-il que ce chauffeur s'est désisté ? Que lui-même a renoncé à sa compagnie ? Ou au contraire qu'il a dû s'en accommoder ? Tout ce qu'on peut retenir résulte du témoignage détaillé laissé par le géologue dans son plaidoyer autobiographique, *Le Onzième Commandement*²⁴, qui éclaire aussi tout le début du trajet automobile emprunté par les deux hommes, le 14 dès la levée du jour :

Albert Camus voulait rencontrer le soleil du désert et son silence. Je n'étais plus retourné à Guétérini depuis des semaines. Je le conduirais jusqu'à Bou-Saada. Départ au lever du jour et par la route habituelle : les tournants de Sakamody.

[...] Pause au col des Deux-Bassins pour un regard panoramique depuis le Djurjura jusqu'au Chenoua, et à Tablat pour les œufs à la soubresade. Ensuite les Arib, les murailles d'Aumale, le col du Dirah, la steppe au loin dans sa brume de soleil.

Ce serait, me dit-il, son premier voyage vers Bou-Saada, une expédition pourtant aussi traditionnelle pour les Algériens dans les années d'avant-guerre, au temps de l'essence sans coupons, que le ruisseau des Singes de la Chiffa, les ruines devant la mer à Tipasa ou les neiges sous les cèdres de Chréa. Après le ring parisien,

²² Albert CAMUS, Maria CASARÈS, *Correspondance 1944-1959*, Gallimard, 2017, p. 880-895.

²³ Issu d'une famille de colons, André Rosfelder (1925-2011), qui changera son nom en Rossfelder, avait rejoint la résistance algéroise à 17 ans et rencontré Camus après la publication de son premier roman (*Les Hommes frontières*, Domat, 1949), et l'accompagnera dans Alger lors de la conférence sur l'Appel pour une Trêve civile (1956) et défendra la perspective d'une Algérie multicommunautaire (*L'Algérie en débat*) ; il s'exilera après sa participation au putsch des généraux (1961) et sera condamné à mort par contumace pour son rôle dans l'attentat manqué contre de Gaulle au mont Faron (1964).

²⁴ Sous le nom d'André Rossfelder, Gallimard, 2000, p. 342-345.

le désert aurait des vertus lénifiantes. Quand il m'avait parlé de son intention de s'y rendre, j'y avais vu l'occasion d'imprimer en lui, sans y paraître, l'image de ces pétroles auxquels il ne croyait qu'à demi et encore par obligeance.

[...] Nous avons dépassé le camp d'Oued-Djenann en ralentissant sans nous y arrêter - je le ferai au retour - et nous avons pris la piste de Guétérini après le petit pont. Était-il maintenant convaincu que le pétrole en Algérie c'était « pour de vrai » ? Il avait pu en voir couler, en connaître la couleur et l'odeur. Il avait pu rencontrer quelques-uns de ceux qui travaillaient ici et qui le changeraient sans doute de ceux avec qui il devait vivre à Paris.

Sur la route des chotts, il m'a surpris quand il s'est demandé à haute voix si les technocrates n'étaient pas finalement la solution aux vicissitudes de la nation.

[...] Nous sommes arrivés à Bou-Saada au début de l'après-midi pour un déjeuner tardif et je suis reparti ensuite sur Oued-Djenann et Alger, le laissant à sa découverte du Sud. Il voulait se perdre pour quelques jours dans la lumière, la solitude et les autobus arabes délabrés.

J'y avais vaguement pensé... Nous aurions poursuivi notre course par les Ouled-Naïl au-delà de l'Atlas saharien. Nous aurions dormi à Djelfa ou à Laghouat et continué au matin sur la route vide de Ghardaïa vers le forage de Berriane en pays mozabite. Un autre sondage historique : le premier à la recherche du pétrole saharien. Mais qu'aurait-il vu de plus ? Une grande foreuse de quatre mille mètres de capacité tournant dans le désert [...]

On apprend donc que, jusqu'à Bou-Saada, le voyage a occasionnellement réuni l'écrivain dans son projet de prendre un premier contact avec deux des principales villes du désert, et l'ingénieur qu'un voyage professionnel appelait près d'Aumale (Soul-el-Ghozlane)²⁵, zone qu'il avait prospectée en pionnier. Le gisement de l'Oued-Guétérini et les autres sites pétroliers algériens font en effet alors l'objet d'un grand intérêt de la part des pouvoirs publics²⁶.

Ce concours de circonstances expliquerait donc que Camus ait bien séjourné seul à Laghouat, tout en ayant partagé, sur un peu plus de la moitié du trajet depuis Alger, la voiture de Rosfelder... Ce dernier ne cache pas que l'occasion lui sembla propice pour tenter de convaincre son compagnon de voyage des ressources inattendues que, selon lui, les découvertes d'hydrocarbures étaient susceptibles d'apporter à une colonisation se souciant davantage de combler le fossé socio-économique entre les communautés... On ne saura trop si Camus le suivit vraiment sur cette voie, la question n'étant évoquée par lui ni dans ses *Carnets*, ni dans aucun de ses articles de presse²⁷, ni dans ses derniers textes pour *Chroniques algériennes*. Aucune allusion n'est faite non plus dans « La Femme adultère » aux retombées éventuelles du futur pétrole saharien sur l'économie locale dont seule est évoquée l'activité commerciale ordinaire, alors même qu'Herbeck décèle dans ce récit une esquisse au moins de réflexion sur un « système mercantile » plus ouvert qui aurait pu « résoudre quelque peu la tension franco-algérienne » et rendre « moins inflexible et hostile "cette vie [qui] est dure pour tous"²⁸ ».

Pour l'heure, l'écrivain s'en tient à son projet immédiat de « se reprendre un peu en main »

²⁵ Rosfelder pousse donc plus au sud pour escorter Camus jusqu'à Bou-Saada où il le laisse poursuivre seul vers Laghouat.

²⁶ Comme en témoignent le discours du gouverneur général à l'ouverture de l'Assemblée algérienne le 19 novembre et la parution de deux décrets des 19 et 22 novembre autorisant la Régie autonome des pétroles et le Bureau de recherche de pétrole à prendre conjointement une participation majoritaire dans les sociétés constituées pour leur exploitation, J. Pélissier, « La recherche et l'exploitation du pétrole sont activement poussées en Afrique du Nord », *Le Monde*, 22 décembre 1952.

²⁷ Il n'évoquera notamment pas la nouvelle donne pétrolière dans son article « L'Avenir algérien », paru dans *L'Express* le 23 juillet 1955, qui appelle pourtant à une « reconversion » économique comme à « une obligation vitale pour l'Algérie », *OC III*, p. 128.

²⁸ « L'Histoire passée sous silence ?... », art. cité, p. 34-35.

dans ces quelques journées de solitude et de silence. Reste à se demander par quel moyen il fit, le 14 décembre après le « déjeuner tardif » pris à Bou-Saada, les quelque 250 kilomètres le séparant encore de Laghouat, et s'il faut prendre ou non au pied de la lettre l'indication de Rosfelder selon qui « il voulait se perdre pour quelques jours dans [...] les autobus arabes délabrés ». Si en effet il rejoignit ainsi l'oasis (et, par la suite, Ghardaïa ? Voire pour son « dur voyage de retour » vers Alger...), ce serait d'expérience personnelle qu'il décrirait, au début de « La Femme adultère », comment « à grand bruit de tôles et d'essieux, le véhicule, roulait, tanguait, avançait à peine » et comment les Européens y affrontaient « l'escorte muette » d'indigènes « faisant mine de dormir enfouis dans leur burnous », jusqu'à ce qu'« au milieu des cris, dans un grand vacarme de freins, l'autocar s'arrêt[e] devant les arcades de pisé d'un hôtel aux vitres sales » (OC IV, p. 3-4 et 8).

Au-delà de ces circonstances matérielles, l'arrière-plan du voyage de l'écrivain dans le Sud mérite d'autant plus d'être interrogé que les « révoltes de ces derniers jours » qui l'auraient convaincu de différer quelque peu son voyage sont loin d'être avérées. Si la presse s'émeut alors des sanglantes émeutes à Casablanca qui conduisent à l'arrestation des dirigeants tant de l'Istiqual que du parti communiste, l'examen sur un mois de *L'Écho d'Alger* et de sa rubrique régionale, pas plus que celui des colonnes du *Monde* ne témoignent d'une agitation particulière dans les « Territoires du Sud », ou dans le reste de l'Algérie, à l'exception d'une échauffourée entre police et militants nationalistes du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD) à Constantine²⁹. À la mi-novembre les ministres de l'Intérieur, le secrétaire d'État à la Guerre et le gouverneur général avaient même pu, sans encombre, se rendre à Ouargla, pour le cinquantenaire des « Compagnies sahariennes », y célébrer « l'œuvre de la France dans les territoires du Sud » et y promettre une réforme rapide du mode d'administration de ceux-ci³⁰. Ce serait donc plutôt le *risque* d'une certaine agitation qui aurait pu être présenté à l'écrivain (ou dont celui-ci aurait pu se saisir lui-même) pour différer « de quelques jours » son expédition dans le Sud.

Le 4 décembre de cette année 1952 marquait en effet le centenaire de la prise particulièrement sanglante de Laghouat sous la conduite du général Aimable Pélissier et le souvenir de ce massacre était loin de s'être perdu pour nombre des habitants de la ville. Or, on le sait maintenant, Camus avait quelque raison d'en être informé et de ne pas souhaiter être présent sur place à un moment trop proche de cet anniversaire. Il se trouve en effet que Roger le Doussal, qui arriva dans la ville comme nouveau commissaire de police en mars 1952, s'est sur le tard plongé dans les archives de l'Outre-Mer pour nourrir des mémoires à la fois précis et témoignant d'un jugement mesuré sur les dernières années de la présence française. S'il n'a bien sûr pas eu à rencontrer Camus lors de son bref passage de la fin 1962, il reconnaît au sujet de « La Femme adultère » que « l'oasis que [lui-même a] connue – et, on le comprendra, aimée – est plus vraie dans ces lignes où parle le génie que dans les cartes postales du temps, qu'[il] possède encore. » ; il avoue même à propos de sa propre découverte de l'oasis : « Janine subit devant le désert un choc psychologique qui la bouleverse et l'amène à dépouiller sa vie antérieure. *Mutatis mutandis*, c'est ce qui m'arriva ce jour-là³¹ ».

Il rapporte cependant un entretien qu'il eut, plus d'un demi-siècle après les faits, avec Georges Hirtz, qui était administrateur de la commune mixte de Laghouat lors de son arrivée, dont ressort une

²⁹ *Le Monde*, 19 novembre 1952.

³⁰ *Ibid.*, 2 décembre 1952.

³¹ Roger Le Doussal, *Commissaire de police en Algérie (1952-1962). Une grenouille dans son puits ne voit qu'un coin du ciel*, Riveneuve, 2011, p. 42.

information remontant sans doute à la fin de 1951 :

Camus aurait alors refusé d'écrire quelques mots dans la brochure que le colonel chef du territoire envisageait de faire paraître à l'occasion du centenaire de la prise de Laghouat, le 4 décembre 1852. « Non parce qu'il contestait le bilan de l'œuvre humaine réalisée mais à cause du caractère sanglant des combats de la conquête³².

Outre ce désaccord d'un écrivain désormais célèbre, le projet souleva un *veto* très ferme du gouverneur général de l'époque, Roger Léonard, ainsi que l'attestent des pièces d'archives exhumées par Le Doussal³³ et dont il m'a semblé indispensable de prendre connaissance *in extenso*. Sous une chemise intitulée « Secret-Confidentiel Laghouat 1952-1953 », on y trouve notamment une note adressée depuis Alger à Hirtz dans les termes les plus comminatoires :

[...] l'enlèvement de cette oasis fut marqué par des horreurs dont font état les historiens de la conquête³⁴.

[...] le leader de la section locale de l'UDMA³⁵ se ferait fort de faire boycotter la cérémonie par tous les musulmans du centre, ainsi que par tous les nomades, sauf les Larbaa. Il projeterait de faire de ce jour-là une journée de deuil, et d'organiser des prières publiques à « Moudjahidine³⁶ » pour les victimes de la conquête.

[...] Il ne fait aucun doute que nos adversaires saisiraient cette occasion de rappeler certains souvenirs pénibles, avec force citations de nos historiens.

[...] Dans ces conditions, la célébration du centenaire de la prise de Laghouat semble tout à fait contre-indiquée

[...] Il y aura lieu, en tout cas, de ne rien faire sans mon assentiment formel³⁷.

Si l'on ne dispose pas du projet initialement transmis au gouvernement général³⁸, une réponse de Hirtz tente à la fois de justifier de nouveau son initiative et de décrédibiliser l'opposition locale qu'elle pouvait susciter :

La célébration du Centenaire ne doit pas consister dans la glorification d'un fait de guerre [mais] au contraire porter sur le bilan de cent années d'épanouissement moral, intellectuel et physique des populations que nous avons arrachées à la guerre civile endémique, à l'arbitraire, à l'insalubrité, à la rétractation ; sur l'instauration d'un régime de justice et de progrès social. [...] Nous n'avons pas à rougir de ce qui a été réalisé ici depuis 1852 dans l'effort, la patience, la persévérance et la foi.

[...] Bensalem est un ambitieux destructeur et haineux qui s'efforce de dissimuler ses sentiments maléfiques sous le voile d'une recherche profonde de justice et de pureté [...] Le centenaire de Laghouat le gêne [...] parce qu'il sera l'occasion de dresser publiquement un bilan de l'œuvre réalisée dans ce pays au bénéfice exclusif de la population autochtone³⁹.

Ces informations appellent plusieurs commentaires :

C'est au moins un an avant son bref séjour dans l'oasis à la fin 1952 que Camus aurait été saisi d'un tel projet de commémoration. Conscient du caractère humiliant et provocateur qu'avait revêtu

³² *Ibid.*, p. 42, n. 26 ; entretien datant de 2004.

³³ Archives nationales de l'Outre-Mer (ANOM), Algérie, Oasis 107.

³⁴ Sont réunies en annexe de la note du cabinet des citations frappantes du général Du Barail, de Charles-André Julien et de Jean Mélia.

³⁵ Union démocratique du Manifeste algérien, créée par Ferhat Abbas en 1946.

³⁶ « Moudjahidine » (les Martyrs) désigne ici un site de la banlieue de Laghouat où avaient été inhumées 1 200 victimes de la prise de la ville.

³⁷ Note GGA, 17 janvier 52, 582 ASUD/1 et 588 Sud/1 « Centenaire de Laghouat », transmettant une note du cabinet, 200 CC, 11 janvier 1952.

³⁸ Il ne figure pas dans le carton Oasis 106 qui couvre l'année 1951.

³⁹ Note « Secret » 64/S, 6 février 1952, Oasis 107.

pour la masse des « indigènes » la célébration du Centenaire de la conquête en 1930, il ne pouvait qu'en réfuter le principe. Sa réponse telle que la rapporte Hirtz implique aussi qu'en l'espèce, il n'ignorait pas l'extrême violence qui marqua le siège de la ville. Un tel refus obéirait aussi à la même vigilance à l'égard des initiatives officielles qui lui fit, par exemple, démissionner du jury du Prix algérien du roman après avoir mesuré l'ampleur de sa « liaison avec le Gouvernement général » (OC III, p. 945-947). Les vives mises en cause personnelles au sujet de *L'Homme révolté* ne l'encourageaient sans doute pas davantage à s'engager dans une opération aussi douteuse

Il est à noter par ailleurs que le Bensalem qui, comme dirigeant local de l'UDMA membre de la Commission municipale, n'aurait pas manqué de mobiliser contre une telle initiative, était loin d'être un inconnu pour l'écrivain et lui avait même été source d'une information précoce sur l'opposition suscitée par le mode impérial d'administration auquel étaient soumis les Territoires du Sud. Car il s'agit bien du même Mohamed Bensalem (1904-1985), fils en rupture d'une des deux grandes familles de notables laghouati, qui fut, avant-guerre, à la fois le représentant local de la SFIO et le vindicatif correspondant du premier *Alger républicain*⁴⁰. Camus pouvait d'autant moins l'avoir oublié que les deux hommes partagèrent au journal le même pseudonyme d'« Antar ».

Enfin la journée passée par Camus à Laghouat prend place alors que Hirtz vient de quitter la ville, le 2 décembre – deux jours avant l'anniversaire qu'il avait dû renoncer à célébrer... -, pour rejoindre, après six ans de mandat, un nouveau poste à Biskra⁴¹. L'écrivain n'eut ni le temps, ni sans nul doute l'envie, de prendre contact avec le nouvel administrateur, Pierre Abrial, et nulle raison de rencontrer le commissaire Le Doussal ; ayant pris ses fonctions alors que l'idée d'une brochure sur le centenaire avait déjà fait long feu, ce dernier l'avouera par ailleurs dans ses mémoires : « Durant l'année que je passais à Laghouat, personne ne me parla jamais ni de ce projet avorté ni des massacres de 1852 ni de ce lieu-dit du souvenir. J'en suis aujourd'hui très surpris⁴² ».

Au total il apparaît que, s'il ne découvrit l'oasis que fin 1952, Camus était informé d'assez longue date des tensions politiques qui y existaient et suffisamment conscient des violences ayant accompagné sa conquête, pour avoir d'emblée refusé de cautionner sa commémoration par les autorités locales. La proposition dont il avait été saisi pourrait en revanche avoir réveillé son intérêt pour les Territoires du Sud dont il avait suivi l'actualité, une quinzaine d'années plus tôt, à travers les billets du correspondant local d'*Alger républicain*, et être pour partie la source de son désir d'en prendre une connaissance plus directe. Elle pourrait expliquer aussi qu'il ait veillé à ne pas se trouver sur place à une date trop voisine du 4 décembre et à conserver à son bref passage dans la ville un caractère discret.

Si aucune correspondance n'atteste qu'il soit resté en relation avec Bensalem après leur expérience partagée à *Alger républicain*, il n'ignorait sans doute pas que celui-ci restait l'une des principales figures de l'opposition locale aux autorités coloniales⁴³, ce qui pourrait l'avoir encore

⁴⁰ « De quoi “Antar” est-il le nom ? Albert Camus, Mohamed Bensalem et l'usage d'une signature de combat dans *Alger républicain* (1938-1939) », 20 & 21, *Revue d'histoire*, octobre 2020, et l'article plus centré sur l'attribution des divers articles signés « Antar », publié en miroir dans *Chroniques camusiennes*, n° 34, septembre 2021.

⁴¹ André BROCHIER, *Dictionnaire des administrateurs de commune mixte en Algérie*, Aix-en-Provence, Amis des Archives d'outre-mer, 2 018, vol. 2, p. 150. Hirtz ne fera aucune allusion dans ses mémoires (*L'administrateur des services civils dans l'Algérie des hauts plateaux et des territoires du Sud. La mission, l'exercice du métier*, Gardanne, Imprimerie Esmenjaud, 1983) à son projet avorté de commémoration de 1852.

⁴² R. LE DOUSSAL, *op. cit.*, p. 43, suite n. 26.

⁴³ Le MTLD y était lui aussi actif ainsi qu'en témoigne une note d'information de novembre 1952, ANOM, Oasis 107 : comme la plupart des cadres de l'UDMA, Bensalem rejoindra le FLN et sera désigné comme son responsable local en

renforcé dans son refus de la sollicitation de Hirtz. Même s'il ne chercha sans doute pas à joindre son compagnon d'avant-guerre lors de son bref séjour à Laghouat, il n'est pas absolument exact de la part de Camus de dire qu'il n'y connaissait « pas une âme ». Et cette dénégation n'invalide pas, au contraire, ma proposition⁴⁴ de voir une évocation au moins inconsciente de Bensalem (dont l'un des premiers vifs conflits avec l'administration était né, à l'été 1937, de son apparition théâtrale en grand costume indigène au congrès socialiste de Marseille) dans cette altière figure qui apparaît dans « La Femme adultère » :

De l'autre extrémité de la place venait un grand Arabe, maigre, vigoureux, couvert d'un burnous bleu ciel, chaussé de souples bottes jaunes, les mains gantées, et qui portait haut un visage aquilin et bronzé. Seul le chèche qu'il portait en turban permettait de le distinguer de ces officiers français d'Affaires indigènes que Janine avait parfois admirés. Il avançait régulièrement dans leur direction, mais semblait regarder au-delà de leur groupe, en dégageant avec lenteur l'une de ses mains. [... Il] passa, sans paraître rien remarquer et se dirigea du même pas vers les remparts. Janine regarda son mari, il avait son air déconfit. « Ils se croient tout permis, maintenant », dit-il⁴⁵.

À aucun moment du récit et bien qu'il en soit dûment informé, Camus n'évoque certes ces jalons de longue période que, pour l'oasis, comme pour le pays tout entier, aurait pu représenter tant le drame sanglant de la conquête que les facteurs émergents d'une nouvelle économie pétrolière. En revanche, en faisant de la rencontre entre ce « grand Arabe » et les deux Européen le point tournant de la nouvelle, il symbolise avec une force discrète ce qui se joue déjà pour l'histoire de l'Algérie dans le « maintenant » de ce début des années 1950. En dépit de son appareil presque caricatural de notable à l'ancienne, ce personnage mutique dont le regard porte « au-delà de leur groupe » suffit à figurer tant l'échec d'un dialogue qui n'a jamais pu s'établir entre les communautés que le mouvement poussant déjà un peuple à « avancer régulièrement » vers un avenir où il lui serait « tout permis » - même de s'émanciper de l'ordre colonial.

Revenue à la banalité de son existence maritale, Janine semble clore sa découverte de l'inaccessibilité pour elle du désert et de ses habitants d'un « Ce n'est rien, mon chéri, ce n'est rien », que toutes ses larmes démentent pourtant. De même Camus n'explicite pas davantage ce qu'induit vraiment pour l'avenir le fier silence de son flamboyant « Arabe ». Mais sans doute pressentait-il dès son voyage de 1952 ce haut risque que la « renaissance » qu'il appelait de ses vœux ne prévale pas - avec toutes les « conséquences terribles » qu'il y voyait pour l'une comme pour l'autre des communautés de l'Algérie d'alors⁴⁶. Et qu'un siècle de colonisation de peuplement n'ait en définitive conduit les Européens d'Algérie qu'à bientôt se trouver « à l'heure même de l'exil⁴⁷ ».

juillet 1962.

⁴⁴ « De quoi “Antar” est-il le nom ?... », art. cité.

⁴⁵ OC IV, p. 11. J. Herbeck (art. cité, p. 31, n. 23) rappelle notamment que Marthe LaVallée-Williams voyait ce personnage à la « démarche vraiment magistrale » comme « un homme véritablement libre », ou que, selon Hélène Diaz-Brown, Janine et son mari découvrent en lui « de la fierté, une différence avec les Algériens auxquels ils sont habitués sur la côte ».

⁴⁶ Ce sera sur cette hypothèse négative que se conclura « Algérie 1958 », le dernier texte de *Chroniques algériennes*, OC IV, p. 394.

⁴⁷ Préface de 1958 à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*, où la conscience malheureuse d'une telle issue pourrait avoir renforcé l'écrivain dans sa détermination à « bâtir », avec *Le Premier Homme*, « l'œuvre dont [il] rév[ait] », OC I, p. 37-38.

Pistes parfaites pour penser Poutine et plus...

Philippe MALIDOR

Dans le numéro 35 de *Chroniques*, Agnès Spiquel signait un bel hommage à Françoise Kleltz-Drapeau, peu avant que nous ne recevions une invitation à acheter le livre que Françoise n'avait pas eu tout à fait le temps d'achever avant son décès (nous avons le même âge...) : *Aristote et Camus - Penseurs pour temps de crise, l'audace de leur prudence*. Cet achat, je l'ai fait. Le titre donne parfaitement une idée du contenu, mais l'actualité récente que l'auteure n'aura pas pu connaître double la portée de son message.

Le retour de l'imprévisible

Le petit essai de Françoise Kleltz-Drapeau a été écrit autour de cette pandémie dont nous ne sommes pas sûrs d'être sortis, qu'elle personnifie en l'appelant Covid, sans article. C'est un peu un livre-testament, et un livre-prophétie au regard de cette guerre qui a éclaté le 24 février 2022 avec l'invasion de l'Ukraine par la Russie. « Nous avons souvent eu l'impression que la crise nous prenait par surprise et, si nous n'étions pas préparés, il semble que ce soit parce que nous n'avions pas été formés en amont à ce que, de façon simpliste, nous qualifions d'imprévisible. » Désormais : double imprévu : cette pandémie que nous croyions d'un autre temps ; puis cette guerre qui se tramait et à laquelle seule une poignée d'experts avait accepté de croire. À mon humble avis (et sous réserve qu'une bombe atomique ne nous ait pas désagrégés le temps que cet article soit publié), c'est la bonne nouvelle de notre époque : nous nous étions abandonnés à la démesure du prévisible, à la maîtrise de tout, à l'âge des réservations – de trains, d'avions, d'hôtels, de gîtes, etc. Désormais, nous devons réapprendre la modestie de l'imprévisible formulée autrement par un célèbre penseur de l'Antiquité : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. »

Dans son *Discours de Suède* prononcé à l'occasion de la réception de son prix Nobel en 1957, Camus appelle à « un art de vivre par temps de catastrophe⁴⁸ ». *Pathein/ mathein* en grec : souffrir et apprendre. Et surtout, ne jamais déraiper dans la prescription de solutions-miracles. C'est la fameuse « prudence » aristotélicienne, que Camus baptisera pour lui-même « Pensée de Midi », quelque part entre le dogmatisme arrogant et le scepticisme capable de dériver dans le cynisme.

Dans un monde moderne régi par les sciences dures, c'est à Werner Heisenberg que revient le mérite d'avoir introduit son fameux « principe d'incertitude » qui met au défi la norme, la mesure, la définition, la rigueur mathématique si chères aux scientifiques. Dans l'ordre du monde, il y a une part de chaos. C'est ce que souligne à sa façon Camus dans *La Peste* : « Ce bacille est bizarre. [La peste...] semblait prendre plaisir à dérouter les diagnostics. » Comme Covid ; comme si l'un et l'autre étaient une entité démoniaque dotée d'une intention perverse. Or, Françoise Kleltz-Drapeau y revient souvent, Covid a mis à rude épreuve le refus de l'incertitude. On ne veut plus de chercheurs : on ne veut que des trouveurs. Nous aurons tous noté que nous les sommions de nous servir des certitudes, auxquelles les politiques étaient tout aussi sommés de souscrire, après quoi on leur reprochait d'être les caniches desdits scientifiques que, entre-temps, nous critiquions pour leurs errements et leurs tâtonnements⁴⁹.

Par opposition à la réponse de Jésus à Pilate : « *Mon royaume n'est pas de ce monde*⁵⁰ ». Camus a écrit au moins trois fois que le sien l'était, avec notamment cette variante dans les *Carnets*

⁴⁸ L'expression est citée trois fois dans le livre. On y trouve quelques autres redites, qui montrent que ce livre a été écrit contre la montre, contre la mort même ; il n'en est que plus émouvant.

⁴⁹ Quel beau match entre l'« officiel » Delfraissy et le dissident Raoult ! Une attitude aristotélo-camusienne consisterait peut-être à proposer provisoirement que le sérieux et la compétence n'étaient pas exclusivement d'un côté.

⁵⁰ Évangile de Jean 18.36.

signalée par l'auteure : « Notre royaume hélas est de ce monde⁵¹ ». Ce « hélas » me semble faire écho au célèbre « silence déraisonnable du monde » auquel s'adosse le sentiment de l'absurde. Camus, davantage agnostique qu'athée, ne s'est jamais réjoui de la non-existence de Dieu et peut-être se sentait-il bien démuni dans un monde rempli de dangers où l'homme est censé se débrouiller entièrement seul. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, il écrit : « La certitude d'un Dieu qui donnerait son sens à la vie surpasse de beaucoup en attrait le pouvoir impuni de mal faire. Le choix ne serait pas difficile ».

Au-delà de cette limite...

Sans Dieu, oui, notre solitude est affreuse, et la démesure de l'Homme menace. Sisyphe symbolise l'absurde ; Prométhée la révolte ; Némésis la mesure. Le viol de celle-ci ne sera pas pardonné : « Némésis – déesse de la mesure. Tous ceux qui ont dépassé la mesure seront impitoyablement détruits », écrit Camus en 1947 dans ses *Carnets*. À l'inverse de Sartre, systématiseur dont l'idolâtrie du régime soviétique ne doit rien au hasard, Camus ne se veut pas philosophe inventeur d'un système. Comme Aristote, à l'égalité il préfère l'équité, qui n'est pas la « parfaite justesse » selon Françoise Kléltz-Drapeau ; elle cite Camus affirmant que l'absurde « constate ses limites » comme « l'intelligence qui connaît ses frontières ». Camus observe que la vérité, qu'on a toujours tendance à mettre en équations, « est mystérieuse, toujours fuyante, toujours à conquérir. » D'où l'étrange et inconfortable noblesse de ce qu'il appelle « la pensée approximative », au sens où la vérité ne peut, *stricto sensu*, qu'être approchée.

Cependant, tant d'hommes préfèrent une pensée totale, totalisante et... totalitaire. Mais, prévient Camus, « celui qui, par aveuglement ou passion, ignore cette limite court à la catastrophe pour faire triompher un droit qu'il croit être le seul à avoir. » Effectivement, dans la crise de Covid, beaucoup d'erreurs ont été commises par des gens qui étaient trop sûrs d'eux. Et, ce que notre livre ne pouvait pas dire, le monde est, de manière avérée depuis le 24 février 2022, mis en péril par un potentat qui, ne se fixant aucune limite, se croit seul à savoir le droit... tel qu'il le conçoit. Il n'a pas le sens de la « Juste Mesure » d'Aristote, qui n'est pas un entre-deux : « cette Juste Mesure que célèbre Aristote annonce l'ardente tension qui sera celle exposée par Camus dans l'éloge de la Pensée de Midi ». Cette Juste Mesure cherche à comprendre « les raisons de l'adversaire », elle n'est pas une tiédeur mais un courage, celui d'admettre que le bien n'est pas entièrement d'un côté et le mal entièrement de l'autre, que ce soit dans le conflit algérien (dont la fin – j'allais maladroitement dire : la « résolution »... – a été célébrée en mars 2022, 60 ans après les Accords d'Évian) ; que ce soit, même, dans cette agression contre l'Ukraine où la victime n'est pas pure d'exactions graves et dont les alliés ne sont pas innocents de manœuvres antérieures politiquement perverses et désastreuses.

La Pensée de Midi occupe toute la conclusion de *L'Homme révolté*. Là où Aristote dit que le valeureux « doit se garder de l'hybris qui consisterait à se prendre pour un dieu en quittant les pensées qui sont à la mesure des mortels », Camus le formule ainsi : « pour être un homme, refuser d'être dieu. » Il aurait même pu mettre la majuscule à Dieu, qu'il évoque amplement comme Celui contre qui l'Homme se révolte, que ce soit en décapitant Louis XVI ou en instaurant la dictature du prolétariat⁵². La Juste Mesure ou la Pensée de Midi ne relèvent pas du refus de prendre parti, mais de la lucidité sur la nature humaine qui pousse à ne jamais ériger sa propre pensée en absolu, en norme souveraine. Ce qui pourrait passer pour une commodité est en réalité un courage, ce que Camus appellera « l'intransigeance exténuante de la mesure ». Il apprendra effectivement ce qu'il en coûte de ne pas se résoudre à se ranger dans les bonnes cases : après la publication de *L'Homme révolté*, ce

⁵¹ Pour ne pas alourdir cet article, nous ne citerons pas en détail les références camusiennes ; incitation supplémentaire à acheter le livre de Françoise Kléltz-Drapeau.

⁵² Puis-je renvoyer à mon livre, *Camus face à Dieu*, où je partage cette découverte qui me stupéfie toujours : *L'Homme révolté* est véritablement (pas exclusivement) un livre de théologie, et même de théologie judéo-chrétienne ? (Éditions Excelsis, 2019).

penseur de gauche sera récupéré par la droite et haï par les tenants de la *doxa* marxiste, c'est-à-dire à peu près tous les autres, et il y perdra un ami de huit ans.

Relire encore *La Peste*

Des crises, nous n'apprenons pas grand-chose. Qu'aurons-nous appris du Covid ? Quelles leçons tirerons-nous (si nous n'avons pas été liquéfiés ou vitrifiés avant) du conflit ukrainien ? Concernant Aristote et Camus, Françoise Kleftz-Drapeau achève sa démonstration limpide en *saluant* « l'audace de leur prudence, celle qui nous permet de faire face aux pestes brunes et aux épidémies de toutes sortes. » Notre amie ignorait que son livre nous serait doublement utile quelques mois après son départ loin d'une époque que Camus, déjà en 1957, trouvait « intéressante » parce que « tragique » ; elle l'est tout autant aujourd'hui.

Je n'avais pas pris le temps de relire *La Peste* pendant l'épidémie de Covid. D'une part, je l'avais relu quelques années plus tôt (Camus est un des rares auteurs que je *relis*... avec Jules Verne) ; d'autre part, j'aime bien me démarquer des phénomènes de mode. Mais, prédit Camus, la peste ne disparaît jamais ; et voilà que la guerre, absente de l'Europe occidentale (Yougoslavie exceptée, précédée de quelques interventions sporadiques du grand frère soviétique) depuis 77 ans, se rappelle à notre pas bon souvenir. Michel Serres avait eu bien raison de s'émerveiller de cette anomalie de l'histoire mondiale que constituent sept décennies de paix sur un continent⁵³.

Camus avait explicitement déclaré que *La Peste* était une allégorie du nazisme. Il conclut ce roman (qu'il estimait raté) avec ces paroles extrêmement prophétiques citées par l'auteure : « ...peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse ».

Le malheur, oui, assurément ; immense, indicible pour ceux qui ont tout perdu, leurs biens voire leurs proches. Et l'enseignement : oui, pour qui voudra ; pour tous les habitants de nos cités heureuses qui accepteront l'exercice. Il y a toujours des leçons à apprendre, essentiellement sur soi-même, à partir des catastrophes personnelles ou mondiales. Voilà pourquoi c'est ce beau livre de Françoise Kleftz-Drapeau qui m'a décidé à relire *La Peste*. Pour quelqu'un de ma génération, ce roman prend enfin la double dimension que son auteur lui assignait. On sait que le penseur de l'absurde a, remarquablement, suscité l'envie de vivre et non le désespoir. Cette deuxième ou troisième relecture a quelque chose d'étrangement roboratif. *Aristote et Camus* m'a remis – et j'en suis reconnaissant à Françoise Kleftz-Drapeau... et à Agnès Spiquel – sur la piste de l'auteur de *La Peste* et de *L'Homme révolté*, œuvres dont nous savons, hélas, qu'elles ne seront jamais périmées.

⁵³ Cet homme de bien nous aura quittés juste à temps pour éviter les deux catastrophes qui nous occupent.

La présence de Camus au Brésil et la genèse de « La Pierre qui pousse »⁵⁴

João Ricardo BARROS SILVA

Les textes qui décrivent la présence d'Albert Camus au Brésil en 1949 sont en majorité journalistiques, articles, essais, critiques et livres. Ses œuvres étaient déjà connues dans notre milieu littéraire et il a été accueilli par des écrivains à son arrivée au pays. C'étaient des livres comme *L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe* et *La Peste*, des pièces de théâtre comme *Caligula*, et des critiques littéraires traduites et lues ici. Des publications sur les œuvres de Camus étaient déjà parues dans les journaux brésiliens des années 1946-1948.

Nous savons par ses « Journaux de voyage »⁵⁵ que Camus a d'abord séjourné à Rio de Janeiro, du 15 au 21 juillet 1949, puis il a embarqué pour Recife, où il a été accueilli à l'aéroport par une délégation du consulat français : « Les trois Français qui sont là ont tous plus d'un mètre quatre-vingts. Nous sommes bien représentés », écrit Camus (p. 86). Ce jour-là, le public attendait avec impatience sa conférence « Roman et révolte », annoncée dans l'amphithéâtre de la faculté de droit.

Camus est resté trois jours à Salvador. Il était ébloui par la mer, la plage de sable blanc si proche de lui, mais en même temps tout cela était lointain, puisqu'une grippe l'empêchait d'y aller. Lorsqu'il s'est rendu sur la plage d'Itapuã, il a été surpris de rencontrer un petit groupe de jeunes cinéastes français qui réalisaient un documentaire sur Bahia. Dans cette ville, il a eu un contact direct avec le rite afro-brésilien du *Candomblé*, religion suivie par le musicien Dorival Caymmi, pour lequel il avait une grande admiration, « ... noir qui compose et écrit toutes les sambas que le pays chante⁵⁶ ».

De retour à Rio de Janeiro, encore affaibli par la fièvre et la grippe, il se sent seul. Il reçoit une invitation pour assister à la répétition de *Caligula* au Théâtre Expérimental Noir. Même malade, il accepte. « On vient me chercher. J'avais oublié que la troupe noire devait me montrer ce soir un acte de *Caligula*. [...] Bizarre de voir ces Romains noirs. » (p. 93).

Les 30 et 31 juillet, Camus se rend dans la ville montagnaise de Teresópolis. Là, il respire enfin un air agréable à 800 mètres d'altitude, rencontre les Françaises Jeannette Besse, Yvette Petitjean et Yvonne Perririn ; cette dernière a traduit au Brésil des articles sur Camus. La ville et la présence des femmes françaises plaisent au visiteur. À São Paulo, il se sent bien accueilli par plusieurs intellectuels, dont Oswald de Andrade, notable qui est son hôte lors de ce voyage à travers l'État de São Paulo. Il le reçoit dans sa maison où il lui sert un plat typique : la feijoada. Dans cette expérience gastronomique, Camus est accompagné par l'architecte italienne qui habitait au Brésil, Lina Bo Bardi, auteur du projet architectural du MASP (Museu de Arte de São Paulo). Le lendemain matin, il tient une conférence de presse ; l'après-midi, il est surpris qu'on l'invite à aller au pénitencier pour rendre visite au « célèbre voleur » italien Gino Amleto Meneghetti.

Camus débarque le 9 août à Porto Alegre à l'invitation de l'Association de la culture franco-brésilienne. Souffrant d'une « petite crise d'étouffement », il commente ainsi sa visite : « - La lumière est très belle. La ville laide. Malgré ses cinq fleuves. » (p.113). Toutefois, son passage dans la ville, en transit pour Montevideo, dure moins de vingt-quatre heures. Sa conférence « L'Europe et

⁵⁴ Mémoire de master de João Ricardo BARROS SILVA sous la direction de Luís Antônio CONTATORI ROMANO. Illa-Poslet/Unifesspa, Brésil 3.

⁵⁵ Lors de son voyage aux États-Unis (mars-mai 1946) et en Amérique du Sud (juin-août 1949), Camus a tenu des « journaux » qui font partie de ses *Carnets* (*OC* II, p. 1046-1064 et *OC* IV, p. 1007-1056). Mais différents indices donnent à penser qu'il en avait envisagé la publication séparée. En 1978, les éditions Gallimard les ont rassemblés, avec une introduction et des notes de Roger Quilliot, sous le titre *Journaux de voyage*, repris dans la collection « Folio » en 2016 ; c'est cette dernière qui sert ici d'édition de référence (avec la simple indication de page entre parenthèses dans le texte).

⁵⁶ A. CAMUS, *Diário de viagem*, A visita de Camus ao Brasil. Tradução de Valerie Rumjanek Chaves. Editora Record, Rio de Janeiro, s/d., p. 2.

l'abattage », a été publiée dans la revue *Província de São Pedro (Province de Saint Pierre)* ; il y critique le vieux continent : « Certains d'entre vous s'intéressent à l'Europe [...]. Ce vieux continent a des nombreuses cicatrices⁵⁷. »

Nous savons que la réception par la presse brésilienne s'est étendue au-delà des villes qu'il a visitées. Ainsi, nous avons trouvé, à Belém du Pará, dans le Supplément Art Littéraire du journal *Folha do Norte (Feuille du Nord)* du 14 septembre 1947 un article sur *La Peste* du critique Pablo de Palma :

La peste n'est qu'un prétexte à la confrontation, face à laquelle le philosophe organise des débats intellectuels passionnés. Comme allégorie, la peste est le mal ancestral qui rôde autour des hommes ; pour combattre ce fléau il faut (comme le conseille l'auteur avec honnêteté et sans concessions, ce qui est sa marque essentielle) « prendre délibérément le parti de la victime » et « rassembler les hommes, nos concitoyens, autour des seules certitudes qu'ils ont en commun, qui sont l'amour, la souffrance et le secret »⁵⁸. (notre traduction)

Mais l'expérience marquante de ce voyage fut pour Camus la visite de trois jours dans la ville d'Iguape. Dans ses « Journaux de voyage », il décrit une fête religieuse qui sera au centre de la nouvelle « La Pierre qui pousse » (*OC IV*, p. 84-111), publiée dans *L'Exil et le Royaume*, histoire qui, selon Roger Quilliot, serait « un récit-mythe qui f[ai]t naître la fraternité de la solitude⁵⁹ ».

Le personnage principal du conte est D'Arrast, un ingénieur français qui arrive à Iguape pour construire une digue contre les eaux. Là, le cuisinier noir d'un bateau lui raconte « la promesse absurde » de transporter une pierre sur ses épaules, lors de la procession du Bon Jésus. Il s'agit d'une cérémonie culturelle de la ville au cours de laquelle les personnes remplissent leurs promesses pour des grâces divines reçues. Mais le jour de la procession, il ne peut tenir sa promesse ; alors D'Arrast soulève la pierre et la porte à sa place. Mais il change subitement de direction, emmenant la pierre chez le pénitent et non à l'église. L'acte solidaire de D'Arrast renvoie au *Mythe de Sisyphe* et à la fameuse théorie de l'absurde.

Dans une lettre adressée au critique brésilien Antonio Candido, Rudá de Andrade, fils de l'écrivain Oswald de Andrade, rend compte de la présence et des perceptions de Camus lors de ce voyage à Iguape :

Quand Albert Camus était ici, je suis allé avec eux deux à Iguape, au moment du pèlerinage. C'était Oswald qui voulait montrer sa vision du Brésil. Il a montré avec le même enthousiasme un pèlerin portant une énorme pierre ou un colon japonais de Registro. Il a parlé du sol de la région, d'un ex voto, [...] en essayant de révéler son intelligence et sa vision du monde. Et Camus l'admirait ; il était parfois fasciné et réagissait, il argumentait. Oswald a présenté ses idées - la thèse anthropophagique⁶⁰.

Selon Horácio González, « le Brésil sera pour Camus ce contraste entre les cérémonies des hommes [la macumba, le candomblé, la procession] et le harcèlement assourdissant de la nature [à Iguape]⁶¹ ».

⁵⁷ A. CAMUS, *A Europa e o morticínio*, Revista Trimestral - Província de São Pedro. Publicação da Editora Globo, Porto Alegre, 1949, n° 14 [p. 38-41], p. 38.

⁵⁸ Pablo de Palma, *Albert Camus*. In: Suplemento Arte Literatura do Jornal Folha do Norte. Diretor Paulo Maranhão. Ano 43, 3ª página, domingo 14 de setembro de 1947, Belém.

⁵⁹ Roger QUILLIOT, in *Camus, Théâtre, Récits, Nouvelles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 2064-2065.

⁶⁰ Antonio CANDIDO, *Vários escritos*. In: Carta de Rudá de Andrade. Rio de Janeiro: Ouro sobre azul, 2017, p. 67 (les italiques sont de l'auteur)

⁶¹ Horácio GONZÁLEZ, *Albert Camus a libertinagem do sol*. Editora brasiliense, São Paulo, Brasil, 1983, p. 104 (les ajouts entre crochets sont de nous).

Témoignage

Rencontre avec l'œuvre d'Albert Camus

Ma connaissance de l'œuvre d'Albert Camus, je la dois à mes instituteurs, Mme et M. Behm, qui enseignaient à partir des années 1940 dans un petit village du Haut-Beaujolais, Mardore. M. Behm avait suivi ses études secondaires au lycée Bugeaud d'Alger, côtoyant ainsi Albert Camus, lui aussi élève de ce même établissement. Devenu à mon tour lycéen, je rendais régulièrement visite à mes anciens maîtres. À l'occasion de ces rencontres, M. Behm m'a fait part de sa correspondance avec Albert Camus, son ancien camarade de lycée, et m'a montré quelques lettres reçues de cet écrivain prestigieux. Nos débats étaient nombreux et argumentés sur les différents aspects de la pensée d'Albert Camus. M. Behm était très fier de citer cette phrase d'Albert Camus tirée d'une lettre du 9 août 1954 : « ... ce que je sais de plus sûr, c'est à la communale que je l'ai appris. ». Cette réflexion faisait suite au regret exprimé par Albert Camus de devoir retirer ses enfants d'« une école primaire traditionnelle » pour les inscrire dans des classes élémentaires, annexes du lycée Montaigne à Paris. Cet éloge de l'école communale est maintenant inscrit sur une plaque souvenir fixée sur les murs de l'école de Mardore par les anciens élèves de Mme et M. Behm.

Lorsqu'est paru *Le Premier Homme* en 1994, j'ai été frappé, à la lecture des passages faisant référence à l'école, par les similitudes existant entre la vocation d'enseignant vécue par M. Germain et celle de mes propres instituteurs. En découvrant l'affection que portait Albert Camus à M. Germain, j'ai alors mieux senti tout ce que je devais à mes maîtres. En toute modestie, j'ai vécu la même expérience d'élève que celle d'Albert Camus. Mes parents étant ouvriers n'envisageaient guère pour moi un autre avenir que le leur. Faire entrer leur fils en 6^{ème} au lycée ne leur serait pas venu à l'esprit. C'est mon instituteur qui s'est présenté à la maison pour en parler avec mes parents. Après le refus de ma mère (« Il ne s'habituerait pas à l'internat »), il a insisté à nouveau l'année suivante, a convaincu alors ma famille, s'est occupé du dossier d'inscription à l'examen d'entrée en 6^{ème} qui permettait simultanément l'obtention d'une bourse d'études secondaires. Une fois l'entrée en 6^{ème} acquise, M. Behm a proposé à mes parents de suivre mon travail régulièrement. J'allais donc le rencontrer chez lui chaque dimanche matin pour évoquer ensemble la semaine écoulée sans qu'il n'ait jamais réclamé la moindre rémunération.

Aussi, me suis-je fait un devoir et un plaisir d'offrir à mes anciens maîtres, un exemplaire du *Premier Homme* lors de sa parution. J'ai mis l'accent, dans mon petit mot d'accompagnement, sur la lettre d'Albert Camus à M. Germain, ajoutée en annexe du livre, en disant à mes maîtres qu'avec beaucoup moins de talent, j'aurais pu leur témoigner la même reconnaissance. En retour, M. Behm m'a envoyé des copies des courriers reçus de son ancien compagnon de lycée.

Avec grande fierté et après autorisation des enfants de Mme et M. Behm, j'ai eu le plaisir de faire parvenir à Mme Agnès Spiquel, alors présidente de la Société des Études Camusiennes, les photocopies de ces mêmes courriers, ainsi qu'à Mme Catherine Camus, rencontrée à Lourmarin à l'occasion de journées d'étude traitant de certains aspects de l'œuvre de son père.

Vous comprendrez donc par ce récit de ces événements importants de mon passé que j'évoque avec beaucoup d'émotion, les motivations intellectuelles et affectives qui m'attachent fortement à l'œuvre d'Albert Camus.

Bernard FURNON

Parutions

➤ Sur Camus

Livres :

- Brigitte Sändig, « Albert Camus - ein Philosoph wider Willen ? Zur Geschichte und Gegenwart seines Denkens », Hrsg. Dennis Sölch / Oliver Victor. Berlin, Schwabe Verlag, 2022. (Albert Camus - un philosophe malgré lui ? L'histoire et la présence de sa pensée, Dennis Sölch et Oliver Victor éd., Berlin, Ed. Schwabe 2022).
- Alain Vircondelet, *Albert Camus et la guerre d'Algérie, Histoire d'un malentendu*, éditions du Rocher

Après nombre d'écrits sur l'Algérie, où il est né, ou sur Camus, Alain Vircondelet, déjà auteur d'*Albert Camus, fils d'Alger* (Fayard, 2010) se propose ici de retracer la vie de l'écrivain et ses réactions au durcissement du conflit algérien le entre 1^{er} novembre 1954 et sa mort début 1960. Il s'agit cependant moins d'y faire œuvre d'« histoire » qu'à mobiliser l'autorité morale de l'écrivain à l'appui des griefs mémoriels d'une certaine opinion « pied-noire ». Cela ne va pas sans nombre d'erreurs de fait ou de date. Ainsi Camus n'a pas été mis « en contact » avec Amar Ouzegane « en 1955 » (p. 99) mais vingt ans plus tôt, lors de son adhésion au parti communiste ; il ne monta pas alors *Le Temps du mépris* « au nom des Amis du théâtre d'expression arabe » (*ibid.*), qui ne seront créés que dans les années 1950, pas plus qu'il n'a « dû démissionner du PCF en 1935 » pour « son demi-silence » sur le colonialisme (p. 75), alors qu'il a été *exclu* du PCA en 1937 et pour n'avoir pas accepté que son organisation se désolidarise de Messali et des dirigeants du PPA alors emprisonnés. Il n'a en outre pas dénoncé la misère en Kabylie en « 1935 » (p. 210) mais en 1939, et n'a certainement pas « retravaillé depuis *des décennies* » le manuscrit du *Premier Homme* (p. 58) ébauché en 1953 seulement. Roland Dorgelès n'a pas davantage fait partie des « amis algérois » de l'« Appel pour une trêve civile » (p. 118) qu'Albert Memmi n'a été un « écrivain algérien » (p. 269) ou que Djamel Amrani n'a écrit *La Question* (p. 166, n. 2). De manière plus générale, une démonstration plus équilibrée quant aux responsabilités respectives dans la surenchère des violences contre les civils aurait permis de mieux apprécier la part de lucidité éthique et politique que comportait le combat à contre-courant mené par l'écrivain pour tenter d'éviter une fracture irrémédiable entre les communautés ou face à l'hégémonisme politique du FLN et la réduction de l'algérienité à une arabo-islamité mythifiée.

Christian PHÉLINE

➤ Autour de Camus

- Linda Rasoamanana, *Emmanuel Roblès, poète aussi*

https://www.fabula.org/actualites/l-rasoamanana-emmanuel-robles-poete-aussi_107132.php

- Alice Kaplan, *Maison Atlas*, éditions Le Bruit du monde, traduit de l'américain par Patrick Hersant, 272 p.
- Faris LOUNIS, un article en 2 parties dans *El Watan*, grand journal algérien, les 2 et 9 avril 2022. Une réflexion sur l'école et sur la laïcité, à partir de la publication en Folio des lettres de Camus à Louis Germain

<https://elwatan-dz.com/lettres-dalbert-camus-a-louis-germain-lalgerien-un-bon-maitre-est-une-grande-chose-part-1>

<https://elwatan-dz.com/lettres-dalbert-camus-a-louis-germain-lalgerien-un-bon-maitre-est-une-grande-chose-part-2>

Disparition

Horst Wernicke

Horst Wernicke, un des camusiens allemands les plus méritants, est décédé le 7 janvier 2022. Quand j'ai eu la joie, il y a plus de trente ans, de faire la connaissance de Horst, par l'intermédiaire de Heinz Robert Schlette, membre fondateur de la SEC, nous nous rencontrâmes dans le sentiment heureux d'être libérés des barrières embarrassantes, d'être à même d'organiser, enfin, des projets communs.

Grâce à ses connaissances vastes et sa bonne humeur contagieuse, Horst Wernicke était une personnalité essentielle. Sa carrière l'y avait préparé : après avoir fait des études en littérature, philosophie et théologie, puis soutenu une thèse sur l'écrivain allemand Ernst Penzoldt, il a enseigné dans un collège de Flensburg, au nord de l'Allemagne. La vie et l'œuvre de Camus ont été le sujet préféré de ses travaux scientifiques. Il a publié un ouvrage important, *Albert Camus : Aufklärer, Skeptiker, Sozialist. Essay über einen Entwurf vom brüderlichen Menschen*⁶² (Hildesheim : Olms 1984.) ainsi qu'un recueil de morceaux choisis de l'œuvre de Camus, *Sous le signe de la liberté. Livre de lecture de Camus*, sans compter les nombreux articles publiés dans *Neue Zürcher Zeitung*. Il participa également à beaucoup de colloques sur Camus en France et en Allemagne, en les enrichissant par ses communications profondes et ses discussions engagées. Lors du colloque inoubliable de 1991, à Berlin, pour le quarantième anniversaire de *L'Homme révolté*, Horst choisit comme sujet : « Camus socialiste. L'actualité de sa pensée politique » et provoqua par ce thème des discussions ferventes.

Horst Wernicke s'efforça de faire connaître en Allemagne, en tant qu'éditeur, l'œuvre de René Char. Il a rendu au poète plusieurs visites à L'Isle-sur-la-Sorgue où ils ont conversé amicalement. Des articles diffusant l'œuvre du poète et, avant tout, deux conférences sur René Char, données au Festival d'Avignon de 1990, résultèrent de ce lien amical.

Je garde le souvenir heureux de quelques jours d'été passés ensemble, à Flensburg, avec Horst, Uta, sa femme, et mon mari. Nous avons partagé des journées marquées d'une grande sympathie mutuelle. Il y a peu, Uta nous a rappelé à travers le faire-part de décès, qu'elle a passé soixante-deux ans de vie commune avec Horst. Nous partageons le chagrin qui est le sien, pour la perte de cet homme remarquable.

Brigitte SÄNDIG

⁶² Titre que l'on pourrait traduire par *Albert Camus. Penseur des Lumières, Sceptique, Socialiste. Essai sur une ébauche de l'homme fraternel*.

Sociétés amies

➤ L'Association « Amitiés Internationales André Malraux »

- Parution du Hors-Série n° 9, « La Côte d'Azur, rivage refuge – Malraux, de fin 1940 à fin 1942 », par Joël Haxaire.
- Les 28 et 29 avril 2022, colloque international à Plovdiv (Bulgarie) : « André Malraux, écrivain et intellectuel militant »
- Le 18 mars 2022, à l'INALCO, conférence de Sylvie Howlett autour de son livre *Dostoïevski, démon de Malraux*

➤ Association internationale « Les Amis d'Octave Mirbeau »

Deux publications :

- *Octave Mirbeau – Études et actualités*, n° 3, Éditions du Petit Pavé – Amis d'Octave Mirbeau, Brissac-Angers, 2022. Voir la table des matières : <https://fr.calameo.com/read/006068135cb7c09528925>

Pour commander le volume, ou adhérer aux Amis d'Octave Mirbeau (36 €, ou 20 € pour les étudiants et les chômeurs), s'adresser à AOM, 10 bis rue André Gautier, 49000 ANGERS.

- *Octave Mirbeau, Correspondance générale*, tome IV, Éditions du Petit Pavé, Brissac, mars 2022, 1250 pages ; édition réalisée, présentée et annotée par Pierre Michel, président de l'association internationale des Amis d'Octave Mirbeau (AOM). Pour le commander : <https://www.petitpave.fr/petit-pave-octave-mirbeau-correspondance-generale-tome-4-dernier-870.html>.

**Bulletin d'adhésion
de réadhésion pour l'année 2022
à la Société des Études Camusiennes**

Je, soussigné(e) :

*Nom-Prénom

Profession :

*Adresse :

.....

Téléphone et /ou fax :

*Adresse électronique :

verse la somme de : 12 € [étudiant]
 30 € [adhérent]
 30 € [institutions]
 plus de 30 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)

n°..... de la banque :.....

à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à : Georges Bénicourt – 46 rue de l'Olivet - 35135 Chantepie,

Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOcté ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Paypal : règlement à **etudescamusiennes@free.fr**

Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) :

(*) Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe.

Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.

accepte que les renseignements ci-dessus figurent sur un annuaire de la SEC

oui oui, sauf : non

souhaite figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail

oui non

Date et signature :

NOM..... Prénom.....